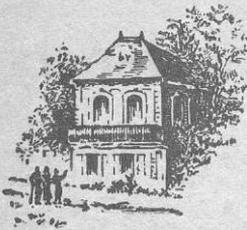


**LES AMIS
DE FLAUBERT**

BULLETIN N° 11



LES AMIS DE FLAUBERT

SOMMAIRE

1. — L'Ame de Rouen dans Madame Bovary. André Dubuc
2. — Recherches sur quelques prototypes « Traditionnels » de Madame Bovary Gaston Bosquet
3. — Au sujet de Louis-Gabriel Champion. . . J. T.-R.
4. — Des règles morales en littérature. Le procès de Madame Bovary Premier Présid^t Ricaud
5. — Madame Bovary et l'Angleterre. L. Bloncourt
6. — Ernest Renan vu par Flaubert et quelques autres Maurice Haloche
7. — En marge de Madame Bovary. Les tableaux de Joseph Court Jacques Toutain-Revel
8. — En marge de Salammbô Jacques Toutain-Revel
9. — A propos d'un volume de prix, retrouvé, de Flaubert au Collège Royal de Rouen, 1838 Henry Lefai
10. — Ce que Huysmans pensait de Flaubert Léon Treich
11. — Les ventes des manuscrits Flaubert. — La vente du prix offert à Flaubert en 1838.
12. — Echos et Nouvelles : A la Bibliothèque Lovenjoul. — La Légende de Saint Julien l'Hospitalier. — Gabriel Reuillard à la Radio. — Quand Flaubert allait à Ry...
13. — Correspondance de Gustave Flaubert :
 1. — entre Flaubert et George Sand ;
 2. — entre Flaubert et la Vicomtesse Lepic.
14. — En marge du Centenaire de Madame Bovary.
15. — Les journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Bulletin.
16. — Autour de Flaubert et de son œuvre. — Une paisible expédition en Egypte au siècle dernier. — Madame Bovary jugée par un Fantôme de Trouville. — Gustave Flaubert au Canada.
17. — La Vie de notre Société.
18. — Bibliographie.

L'âme de Rouen dans Madame Bovary

Baudelaire, dans sa vision poétique, affirmait que l'âme assoupie du vin était toujours prête à se réveiller et à chanter au sortir des bouteilles. Beaucoup plus prosaïques, les Rouennais d'aujourd'hui s'interrogent et se demandent, si inconsciemment du reste, par amour profond pour elle, Flaubert n'a pas réussi à enfermer l'âme particulière de sa ville natale, dans cette autre Fleur du Mal que fut et que demeure pour beaucoup son roman *Madame Bovary*. Cette induction surprendra en particulier les « horsains », puisque le roman se déroule davantage en dehors que dans ses murs, mais toujours cependant, même à Tôtes et à Yonville, en fonction d'elle.

Aucun autre roman rouennais ne fait davantage corps avec la cité. Ni Abel Hermant, avec son *Cavalier Miserey*, trop oublié à notre gré, malgré sa vigoureuse étude sociale, ni la rouennaise Colette Yver, dans ses romans pour des jeunes filles, qui n'étaient pas encore parties à la conquête d'un certain sourire, ni André Maurois dans son vivant *Cercle de famille*, ni même le bohème Mac-Orlan, qui mieux que tout autre a su capter cette atmosphère spéciale et disparue des étroites rues à guinguettes, exhalant l'enjolement nostalgique des accordéons, pour tous ces virils marins d'escale venus et sortis de tous les ports et de toutes les races, ni aucun de ceux qui prirent Rouen pour cadre d'un de leurs romans, ne sont parvenus à saisir et à exprimer, aussi bien que le fit Flaubert, le sentiment intime et presque indéfinissable de cette ville, qui sait à propos, par pudeur ou par orgueil, se dérober à la sagacité des curieux, à l'aide de son malicieux silence.

Nous savons qu'elle existe cette âme particulière rouennaise. Cet apparemment rien se révèle par un détail aux initiés, comme un subtil parfum de fleur aimée. Inaccessible à beaucoup, il résiste à tout, effleure les vivants, se transmet et survit aux générations, plane indifférent au-dessus des ruines sanglantes et enchaîne secrètement les Rouennais d'aujourd'hui, à ceux des tombeaux. Il existe un caractère, un esprit, des penchants purement rouennais, assez décriés de par le monde, qui s'atténuent et s'amenuisent à mesure que l'on s'éloigne davantage du centre de la ville, comme les lignes de force d'un champ magnétique. Ils sont disparus à Yvetot, à Dieppe, à Neufchâtel, à Gournay que le rayonnement rouennais n'atteint pas. Cette sorte d'âme collective, dont on a trop souri au XIX^e siècle, par souci de centralisation uniforme, caractérise une région facilement limitable dans laquelle s'inscrit la zone géographique d'évolution de la seconde partie du roman, celle d'élection de Flaubert, et où son héroïne, qui n'est peut-être que son doublet féminin, trouva enfin son champ de défi, de bataille et de défaite, qui lui permit de donner toute sa mesure.

La région rouennaise est aussi inséparable qu'un fruit de son noyau ; c'est par lui qu'elle existe. Car, au risque de le répéter, quiconque n'a pas vécu à Rouen ou dans sa banlieue, ses années de jeunesse, ne sera jamais et quoiqu'il s'efforce, un véritable Rouennais, mais seulement un demi-Rouennais, et surtout pas un de ces Rouennais rouennais, — ce que fut Flaubert — comme on les désigne avec une pointe d'humour, tant le cru renforce encore le cépage. Certes, la ville généreuse adopte sincèrement ceux qui viennent s'y fixer, mais seulement ceux qui se sont éveillés à la vie familiale, puis à la vie sociale, aux carillons de ses dizaines de

clochers, aux rumeurs de son port et de ses rues, aux sirènes de ses bateaux et de ses usines, à l'envoûtement de ses panoramas, sont seuls capables de déceler et d'interpréter les murmures, les chuchotements, les regards complices, les attitudes singulières, les éloquentes silences et parfois cette certaine gouaillerie, sèche et froide, qui n'est pas sans rapport avec l'humour anglo-saxon, en un mot, tous les secrets subtils de cette ardente ville et son sel. Ceux-ci comprennent et agissent à la rouennaise, malgré les modifications des rues, des quartiers, les changements d'industrie ou de technique. Leurs reflexes et leurs travers doivent être dans le même sillage de celui que Flaubert, enfant ou jeune homme, suivit en son temps, parmi ses contemporains, tant, en littérature surtout, l'enfant demeure le véritable père du poète et de l'écrivain. On peut admettre aussi que lorsque des Rouennais acceptent de se pencher ou d'étudier un problème intime ou une énigme littéraire sur l'un des leurs, ils sont davantage au cœur de la question et que parmi les sybilles, ils sont les mieux armés pour y répondre, trouver et analyser les multiples considérants locaux qui ont pu contribuer à l'élaboration d'un roman, comme celui de *Madame Bovary*, encore sujet en Haute-Normandie, à des controverses périodiques, signe d'une vitalité maintenue.

C'est donc sous cet angle un peu particulier que je voudrais reprendre après d'autres compatriotes, l'ensemble du problème rouennais de *Madame Bovary*, sans aller cependant à l'étude des détails, qui dépasseraient de beaucoup trop la longueur convenable de cet article, mais à voir en gros plan : Rouen, par rapport à Tôtes et à Yonville, comme je me suis déjà efforcé de l'exprimer l'an dernier à Croisset, sous les tilleuls du célèbre gueuloir, pour le centenaire de ce roman par notre Société, sans être entravé un seul instant par une considération quelconque d'opportunité locale.

**

Ce roman a paru avec un sous-titre maintenant négligé : *Mœurs de province*. L'auteur, en quête d'un succès, s'adressait au public lettré de langue française ; le roman régionaliste n'était pas encore à la mode. Cet ami de la précision aurait pu, s'il l'avait voulu, le sous-intituler : *Mœurs de la région rouennaise*. Mais quel tollé supplémentaire aurait-il soulevé ? Dans l'étude de ses sources, il ne faut jamais oublier qu'il fut sa première œuvre imprimée, qu'il était à la recherche de son talent dont il pouvait douter, de sa maîtrise et de sa réussite ; comme tous les débutants, il était davantage dans l'obligation de se servir ou de copier sur un modèle. Le choix de Rouen comme scène en est une des preuves.

Madame Bovary fut une œuvre longuement réfléchie, savamment dosée et agencée, amoureusement distillée : un élixir, en quelque sorte, tiré d'une région, d'un milieu, d'une époque ; un essai douloureux, livré à la chance et qui fut accepté d'emblée comme un chef-d'œuvre. Il sembla attendu et parut un plaidoyer contre la pruderie hypocrite dont s'était entouré la première moitié du siècle (1).

(1) R. Lewinshon. — *Histoire de la vie sexuelle* (Payot, 1957), p. 296. — « Si en plein Paris, la pruderie gagnait tant de terrain, rien d'étonnant que la Province fut encore plus sensible. Depuis des siècles, on avait pu en France écrire sur l'adultère sans en être empêché. Mais quand Flaubert exquise dans *Madame Bovary* le portrait littéraire d'une provinciale qui veut se libérer de Pérottesse d'une vie conjugale moiste et se perd, le ministère public intervient et envoie l'auteur en police correctionnelle pour outrage à la morale. Flaubert, qui était personnellement un bourgeois fort peu révolutionnaire et dont l'héroïne expie cruellement ses fautes, s'en tire avec un blâme sévère ».

Flaubert, dont les maîtres de jeunesse avaient été Chateaubriand et surtout Goethe, aurait voulu être poète, plus lyrique que tragique. Maxime du Camp et Bouilhet l'obligèrent à tordre le cou à l'éloquence. Visiblement, il a souffert et peiné comme un damné pour atteindre le paradis des lettres, et davantage, pour la composition de *Madame Bovary* que pour ses autres romans. Elle fut sa chrysalide, où il s'enferma, et de poète souhaité, il en sortit prosateur éblouissant.

Du milieu chirurgical de son enfance, il tenait sans doute la précision méticuleuse. Le vraisemblable romanesque devait lui paraître vrai pour être cru et apparaître un roman vécu.

La *Bovary* de Flaubert n'a réellement vécu que dans son imagination. Il ne nous a point menti lorsqu'il a dit que sa *Bovary* : c'était lui. Il l'avait refaite à sa mesure, c'était une transfiguration. Elle nous paraît si vraie que les chercheurs sont finalement partis à la découverte du modèle qui lui servit d'étincelle et qui l'avait influencé et dirigé. L'époque naturaliste nous y a habitués et nous voulons produire, comme pièces annexes, la généalogie des personnages ou le plan des lieux. *Madame Bovary* résiste assez bien à cette sollicitation. Les contemporains de Flaubert n'y songeaient guère et leur négligence nous irrite. Nous sommes, comme les naturalistes, à la poursuite de l'échantillon rare ou unique et nous voudrions mieux lire l'envers des apparences, comme sur celui d'une écorce nouvellement détachée de son tronc, encore molle et vibrante de sève et de vitalité, et sur lequel nous pourrions calquer les modèles humains et les bourgs dont il a pu se servir et qui lui revenaient en pensée, afin de pouvoir détacher la base réelle du roman de la fiction.



Madame Bovary fut le seul de ses romans où Rouen entra effectivement en jeu ; *l'Éducation sentimentale* aurait pu en être un autre. Il choisit encore une ville sur la Seine, mais cette fois, prudemment en amont au lieu d'en aval. Il agit ainsi, sans doute, pour atténuer le caractère autobiographique qu'on lui reconnaît et ne point offenser des êtres chers à son cœur et encore vivants, ou bien a-t-il jugé prudent, au souvenir irritant du procès de *Madame Bovary*, d'échanger les lieux.

Nous n'avons donc, et nous pouvons le regretter, qu'une seule œuvre rouennaise de Flaubert, Comme elle est sa première, nous sommes enclins à croire qu'elle est davantage l'expression de sa jeunesse et du sens désiré de sa vie. Zola, qui a dû s'en entretenir longuement avec lui, n'a-t-il pas écrit « que *Madame Bovary* était l'observation de ses trente premières années ».

Le fait central et sur lequel on n'a pas suffisamment insisté, est que Flaubert aimait Rouen et sans doute passionnément, malgré qu'il ait vitupéré ses habitants, ce qui peut apparaître comme une preuve supplémentaire de son affection. Il y est né et mort, et cas fort rare pour les littérateurs rouennais, il y a vécu. Corneille, Fontenelle, Armand Carrel furent attirés et retenus par Paris. Il était riche, rappelons que son voyage d'Orient, qui ne le ruina pas, représente quatre millions de francs actuels. Sauf ce cas, il est impossible, à moins de se confiner dans le journalisme, d'y tenter et d'y réussir une carrière littéraire importante. Barbey d'Aureville, l'exilé aigri de Saint-Sauveur-le-Vicomte, ne s'y est pas trompé lorsqu'il écrivit aussitôt la mort de son adversaire admiré : « Dieu, auquel par parenthèse, Flaubert ne croyait pas, lui avait donné tout ce qu'il fallait pour réussir. Il était né riche. Il avait la fortune qui le dispensa de la terrible lutte pour la vie et qu'il remplaça notablement par la lutte pour l'esprit, qui n'est pas toujours plus heureuse... ». Après

la mort de sa mère, il aurait pu s'établir définitivement à Paris et conserver Croisset seulement pour les vacances. Il se maintint à Rouen, loin du bouillonnement littéraire parisien. Des séjours prolongés dans la capitale lui suffisaient. Mais Croisset, la Seine vivante à sa fenêtre, Rouen émergeant du brouillard à l'horizon, étaient nécessaires à l'accomplissement de son œuvre. Sa muse capricieuse n'était que rouennaise.

Malgré l'attitude bourruée et détachée qu'il se donnait, « le garçon » était un tendre, à la larme secrète facile, un romantique attardé qui ne voulait plus le laisser paraître et qui ne pouvait pas se détacher et oublier son passé. Flaubert est l'homme des souvenirs. Il avait besoin de retrouver ses morts et de vivre sur leurs pas. Avec eux, il retrouvait sa propre jeunesse dans le cadre où il les avait vus agir et s'é mouvoir. Les géants sont souvent de petits enfants qui ne peuvent se séparer de leur mère, et pour lui, celle de l'espace fut Rouen. Il l'a aimée avec tendresse, elle l'a ému. Il en fut toujours profondément impressionné. On peut écrire avec certitude : le rouennais Flaubert.

Il a eu, certes, une plume acerbe et même vengeresse pour la majorité de ses compatriotes, à qui il leur reprochait d'être rebelles aux problèmes des lettres et des arts. Aimer Rouen et ne pas aimer les Rouennais, voilà un curieux paradoxe littéraire ! Sommes-nous, sur ce point, si différents de lui ? Ne présentons-nous pas un curieux parallélisme, une fidèle constance, puisque nous regrettons souvent les lenteurs, les indifférences, les incompréhensions de la plupart de nos concitoyens ? Rouen, gâté par la nature, n'a jamais su tirer complètement parti de ses dons et de ses possibilités. L'amertume virulente qu'il manifesta à l'égard des municipalités demeure parfois la nôtre. Flaubert a été un Rouennais différent du plus grand nombre, mais non de tous. A Croisset, on le surnommait le « maquard » comme vivant des rentes de ses parents, à Rouen, la seule lettre particulière où il est question de lui le considère comme « une tête brûlée », au moment de son procès. Il n'apparut pas prophète en son pays. Mais comme les anciens Vikings, dont par le visage et la stature il semble une belle réapparition, il était facilement disposé à reprendre la hache d'abordage, non plus pour la conquête des butins, mais pour celle moins sanglante de l'art et de l'esprit. Ainsi ses diatribes contre les municipalités rouennaises ne nous apparaissent plus que comme des scènes de dépit amoureux et, par ce côté de l'auteur, rare, il faut le reconnaître chez nos compatriotes, mais estimé cependant, il nous émeut et nous honore (2).

*
**

Flaubert, grand lecteur, savait ce qu'on avait pensé ou ce qu'on pensait de ses compatriotes. Il dut connaître et apprécier à sa valeur un ouvrage médical paru peu avant la Révolution et dont le premier tome, ignoré de beaucoup, est en grande partie consacré aux mœurs et aux caractères des peuples de l'ancienne Normandie. A cause de son titre, il est peu connu et je soupçonne, comme on va pouvoir s'en rendre compte, qu'il n'a peut-être pas formé son opinion, mais qu'il l'a justifiée. Le Pecq de la Clôture, Caennais d'origine, médecin des hospices de Rouen, chargé du contrôle des épidémies, a été un précurseur de la psychologie des peuples. Il observa et nota : « Le négociant rouennais est occupé pendant

(2) Un indice de l'admiration et de l'amitié chez les Rouennais lettrés, se manifeste sous la forme de la disparition de la particule : Monsieur quand on vous appelle. Le jour où vous vous en apercevez, vous savez qu'on vous estime, qu'on ne vous le dira jamais, mais que vous serez toujours soutenu.

les trois quarts de l'année, à son comptoir, à ses écritures, à ses calculs, à ses spéculations. Son travail du matin est pénible, sédentaire et renfermé comme l'homme de cabinet, vous le voyez opiniâtrement appliqué aux différentes opérations de son commerce... Le Rouennais est généralement moins vif, moins pénétrant que les naturels des quelques autres contrées de la Normandie. Mais il paraît sérieux, réfléchi et prudent, assez juste ordinairement dans ses spéculations auxquels il sait imposer des bornes. Avouons cependant que l'esprit du commerce est le prédominant et qu'il influe beaucoup sur les caractères et les mœurs de tous les citoyens. On y trouve de la politesse et de l'urbanité, moins de prévenances peut-être que dans la capitale du Royaume, parce que le défaut général ou la prudence ordinaire du Normand est de paraître méfiant et de ne point se livrer aux apparences. Cependant, le rouennais est bon, obligeant, peu enclin à la vengeance, à la trahison, un peu crédule, souvent enthousiaste. Mais on voit régner à Rouen un certain esprit de société, plus étendu, plus facile que dans tout autre endroit de la Province. L'étranger y est constamment bien accueilli... Mais n'oublions pas qu'on veut briller dans cette ville par le luxe de la table, des ameublements, de la parure, qu'on aspire généralement à l'opulence et qu'on veut avoir au moins la réputation ou l'air d'être riche » (3). Ne retrouve-t-on pas là un peu des espérances de *Madame Bovary* ? Milran (4) en 1823, Fléchat (5) en 1834 écriront des observations analogues, ce dernier donnant le parallèle entre deux visites 1824 et 1832, marque les modifications internes qu'il a observées, et d'une ville stagnante et endormie, il retrouva, huit ans plus tard, une ville active et fiévreuse, taillant de larges rues dans ses vieux quartiers. Cette période correspond à la jeunesse de Flaubert et à ses débuts au Collège Royal. Tous ces détails marquent le climat rouennais qui l'influença. C'est surtout par Eustache de la Quêrière, archéologue et Rouennais-rouennais, que nous avons un tableau saisissant en raccourci de la ville et d'autant plus intéressant qu'il le publia, tandis que Flaubert composait *Madame Bovary*. Rouennais d'avant la Révolution, il y avait toujours vécu. La suppression du Parlement de Normandie avait amené la retraite des nobles dans leurs terres ou à Paris. Leurs hôtels devinrent des pensionnats ou des maisons de commerce. Le grand négoce affaibli par des pertes considérables subies durant la Révolution et l'Empire, et depuis par la concurrence de la place du Havre, ne put se relever de ces échecs. L'envasement de la Seine, l'augmentation du tonnage des navires amenèrent la chute de nombreuses maisons de commerce, dont quelques-unes émigrèrent au Havre. Cette chute de l'activité portuaire rouennaise fut compensée par un autre fait qui marque l'essor et la reprise de la ville : l'apparition, en 1817, de la machine à vapeur dans les manufactures à force hydraulique, qui entraîna la chute du travail du coton à domicile dans les campagnes. Cette fabrique de Rouen se rétrécit comme une peau de chagrin, détermina l'exode de populations rurales vers la ville et notamment de cette invasion cauchoise dont nous aurons l'occasion de reparler, et qui peut, par certains points, donner une explication à

(3) Le Pecq de la Clôture. — Collection d'observations sur les maladies et constitutions épidémiques. (Rouen-Paris), 1778, tome I.

(4) Milran. — *Voyages en France* (Paris, 1823), 4 vol., « tome II », juin 1789 : « L'économie et la chicheté sont ici les premières vertus. Aucune ville manufacturière ou marchande n'est plus parcimonieuse. Ces gens là sont toujours dans leurs magasins ou dans leurs comptoirs ».

(5) Fléchat, *Journal de Rouen* (février 1834).

quelques chapitres de *Madame Bovary*. Tandis qu'il la composait, de la Quérière écrivait : « Dans une ville aussi essentiellement, aussi exclusivement livrée au commerce que Rouen, les beaux arts et la littérature doivent avoir et ont eu, en effet peu d'adeptes. Le temps manque à ceux qui auraient envie de se livrer à leur culture. La concurrence, une concurrence effrénée, agit sur l'activité des commerçants au-delà de toute mesure. Les gains étant proportionnellement très faibles, il faut faire des masses d'affaires pour trouver en retour de ses longs et incessants labeurs, un bénéfice raisonnable. Alors, on travaille sans relâche le jour et la nuit, même les jours fériés, au risque d'altérer sa santé et d'abrèger son existence » (6). De la Quérière est plus indulgent que Flaubert pour ses concitoyens, mais ses remarques sont toujours valables. Rouen est une ville où l'élite industrielle voudrait sans doute s'adonner aux joies de l'art et de la littérature, mais elle est contrainte de vivre sur un rythme encore plus vif que celui de Paris. Les Rouennais ne sont pas hostiles aux arts et aux lettres, le temps leur manque. Rouen est comme Londres, un port enfoncé de trente lieues dans les terres, avec trois grandes boucles sinueuses pour l'atteindre. Si la Seine avait eu le cours rectiligne de la Tamise, quel eût été son destin ! Etablir, maintenir, recréer sa fortune, âpre question pour les Rouennais de tous les temps. Flaubert vivait en marge de ces problèmes vitaux. Il ne pouvait comprendre ses concitoyens, mais ceux-ci n'ont pas eu le souci que les villes bourdonnantes ont toujours besoin de chantages pour les glorifier. L'isolement de Flaubert, le désintéressement des Rouennais à son égard, plus valable hier qu'aujourd'hui, car il doit maintenant avoir devancé Corneille dans leur considération, ne sont que des cas d'espèce. Il demeure un Rouennais hors-série. Aimer Rouen sans estimer les Rouennais est une antinomie embarrassante lorsqu'on veut prouver que Flaubert admirait sa ville natale ! Novice dans les lettres, il commença par écrire un roman, où Rouen, fut toujours, présent ou absent, au cœur de l'action : étrange pouvoir, curieux symbole.

Madame Bovary a entrevu Rouen à travers les barreaux d'une pension. Elle l'a espéré, mais n'a jamais pu s'y établir librement et complètement. Le mirage rouennais a constamment joué. Flaubert lui-même a-t-il atteint le cœur de la cité ? Il est né, au-delà des boulevards, au bout de cette avenue qui porte maintenant son nom, mais qui s'appelait alors, rue de Crosne-hors-ville, appellation déjà symbolique, puis dans la banlieue ouest à Déville, à Croisset, et seulement quelques semaines, sur les quais, pendant l'occupation de 1870. Il a toujours vécu hors de la ville active, bruyante et fiévreuse : un certain parallèle avec sa Bovary !

**

Le thème de son roman est connu : les méfaits de l'adultère. Flaubert, disciple de Goethe et de Chateaubriand, est un romantisme attardé : « Pour beaucoup, le romantisme est une évasion de la servitude politique dans laquelle on tenait la jeunesse, de l'inaction à laquelle on la condamnait. La guerre avait été une diversion dans une longue période de paix, il fallait un succédané. Dans la mesure où l'érotisme le fournit, il adopta le mimétisme de la souffrance. L'amour est la plus belle chose du monde, mais le plus souvent il renferme avec lui le malheur... Même

(6) E. de la Quérière. — *Revue retrospective rouennaise* (Rouen, 1853, 47 p.), p. 8. Voir aussi : *Aperçus sur l'état ancien et nouveau de la ville de Rouen* (Bul. Soc. libre d'Emulation, 1849-50).

l'amour comblé rend malheureux, plus malheureux que l'amour inexaucé. ...La souffrance est alors une vocation et un plaisir. Un poète doit souffrir dans le fond de son cœur, sinon il ne serait pas un vrai poète. Ce trait masochiste s'attache à toute la génération née au tournant du siècle et donne le ton autour de 1830. Seuls, leurs aînés y voient une perversité » (7). Le fondateur de cette poésie de la douleur, de la souffrance, de la torture de l'amour est Lord Byron, que Flaubert relisait avec Shakespeare, dans le texte lorsqu'il composait *Madame Bovary*. Il s'astreignait alors, chaque jour, à une heure de grec et d'anglais : la métrique et le sentiment. En frontispice de *Madame Bovary*, n'aurait-il pas pu mettre les vers de la « Nuit de Mai » ?

*Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-là s'élargir cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur ;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.*

ou ce vers unique de Vigny :

J'aime la majesté des souffrances humaines.

Flaubert n'échappe ni à son siècle, ni à sa génération. Il est le poète sans ailes et il leur répond en prose. *Madame Bovary* est le cri de son cœur. Le succès fulgurant de son roman, malgré l'apport publicitaire du procès qui, entre autre, n'a pas servi Baudelaire, tient à autre chose : Il a été sur le plan universel, une réponse attendue aux désirs diffus du siècle.

Mais il l'a pétrie et fait sortir de sa terre natale. C'est un côté négligé de cette question. Quoiqu'on puisse en penser, on s'est appesanti sur maints détails, mais on n'a pas suffisamment étudié les conditions harmoniques de cet ensemble et *Madame Bovary* mérite une étude géographique beaucoup plus poussée.



Le roman se déroule dans trois centres : Rouen, Tôtes et Yonville. Tôtes est dans le Pays de Caux. Yonville ni Cauchois, ni Brayon, malgré la thèse reprise récemment, mais dans une région indéfinissable qui se rattache à chacun d'eux et vaguement au Vexin, empruntant à l'un ou à l'autre des caractères particuliers : un point de jonction plutôt que de rupture, où viennent mourir des types agraires et dont Buchy, sur la crête de la ligne des eaux, me paraît être le centre. Cette ville de Rouen et ces deux bourgs, dans le sens de villages-marchés, qui tiennent de la campagne pour le fonds et de la petite ville par la forme, ne sont pas le fait du hasard. Flaubert ne les a pas adoptés à la légère et pour leur phonétique. Tôtes existe. Yonville n'existe pas. Ils ont répondu chez Flaubert à un besoin, à une nécessité, à un souci d'équilibre. La première partie, après le départ de Rouen, se déroule à Tôtes ; c'est la période calme de *Madame Bovary* avant la révélation de la Vaubyessard. Tôtes est éloigné de Rouen et hors de son emprise directe. Au contraire, la seconde partie, celle d'Yonville, où Emma se trouve affranchie du milieu natal, où elle paraît une demi-étrangère, surveillée mais admirée, dont on ne sait rien ou si peu de son passé cauchois, est la partie tumultueuse et finalement tragique du roman. Tôtes et Yonville sont à peu près à la même distance de Rouen, mais on a l'impression que Yonville est à mi-chemin. Elle s'est rapprochée de Rouen, sans encore l'atteindre, non pas dans sa proche banlieue, mais à la limite de son rayonnement, transition

(7) V. supra. Lewinshon. H. de V. Sex, p. 266.

atténuée avec Tôtes et permettant des développements plus lents. Le drame dans le temps se place dans l'évolution des faits, mais dans l'espace, il apparaît dans trois décors : Rouen, Tôtes et Yonville.

Charles et Emma ont été élevés à la campagne, l'un et l'autre sont venus à Rouen pour y faire leurs études ou leur éducation. Il a connu la liberté de la vie dans les rues. Elle, la contrainte silencieuse dans un pensionnat, mais au-delà des murs, elle a entendu les rumeurs de la ville, faisant rêver. Charles, satisfait, s'en échappe, heureux de retrouver la campagne et son silence, Emma, insatisfaite, retrouve sa ferme cauchoise et songe aux plaisirs secrets de cette ville entrevue. Elle espère que le mariage lui permettra de fuir la campagne. Tôtes est un petit bourg, mais petite ville dans sa pensée et mieux pour elle que les Berteaux. Et après Tôtes, pourquoi pas Rouen ? Mais elle n'ira qu'à Yonville, un bourg comme Tôtes, apparemment plus près de Rouen : le mirage de l'oasis réappercu. A Tôtes, malgré le passage de la diligence, on ne songeait pas à se rendre à Rouen, tandis qu'à Yonville, l'Hirondelle partait le matin et revenait le soir. Ces deux êtres, l'un heureux, l'autre malheureux de vivre à la campagne, ont uni leurs destinées. Que pouvait-il en advenir ?

A Tôtes, au Pays de Caux, elle serait demeurée malheureuse mais vertueuse ; à Yonville, elle échappait à la pression de son milieu natal et l'appel d'une ville plus proche s'est fait sentir. Flaubert apparaît impassible à l'égard de Madame Bovary, mais l'est-il vraiment ? S'il avait été femme et placé dans les mêmes conditions, il aurait joué son rôle. Sa Bovary témoigne d'une philosophie de la grandeur de la souffrance et de sa joie, peu éloignée de celle que Daudet attribuera, un peu plus tard et avec un sourire narquois, à la petite chèvre de M. Seguin, pour qui l'amour héréditaire de la montagne ou de sa folle vie supposée se montre le plus fort et le plus irrésistible. Elle aussi préfère une vie exaltée et une mort prochaine que de retrouver l'herbe fade du clos, le chemin du repentir et des mortifications, Transposons vie dans la montagne par vie dans la ville et nous aurons peut-être l'idée directrice et secrète de ce roman.

**

Depuis soixante-dix ans, le problème des sources intrigue des chercheurs. Les uns et les autres sont moins partis à la recherche des modèles humains qu'à celui des localités. Si *Madame Bovary* est une pure œuvre imaginative, nous commettons une erreur en avançant un nom de personne ou de lieu et toute ressemblance avec le roman est seulement une coïncidence fortuite. Mais tout artiste, même celui qui paraît le plus dégagé des contingences humaines, prend un rien, peut-être, à la réalité ou à son souvenir, mais ce rien, si faible soit-il, est aussi nécessaire que le germe à une graine : c'est par là qu'il prend son développement. Flaubert, plus que d'autres, a eu besoin d'exemples. Il appartient à une race moins imaginative que d'autres et qui a besoin de s'appuyer sur des bases solides.

Dans notre dialecte imagé, nous allons jusqu'à dire que pour les Normands les nuages sont toujours un plafond et jamais un plancher. Nous avons toujours besoin qu'une terre boueuse colle à nos souliers, ainsi nous nous sentons forts et heureux. Nous appuyer sur le concret, nos philosophes Fontenelle et Alain le prouvent, et Flaubert n'a pas dérogé à notre destin. Charles et Emma correspondent à des êtres humains dont il a entendu parler et qu'il n'a sans doute jamais rencontrés, ce qui vaut mieux d'ailleurs pour la liberté créatrice de l'écrivain. Il les a recomposés, complétés à sa manière, comme le font un peintre et un

sculpteur, même quand il s'agit d'un portrait. Charles ou Emma, sortis de la plume de Flaubert, n'ont peut-être pas davantage de ressemblance avec leurs modèles d'origine qu'une rose avec une églantine.

Maxime du Camp, l'ami des voyages de Bretagne et d'Orient, a écrit le premier, après la mort de Flaubert, que Louis Bouilhet lui avait suggéré l'exemple des époux Delamare, dont le mari venait de mourir, pour thème de son premier roman. On lui tient rigueur d'avoir écrit, quarante ans après l'événement, Delaunay pour Delamare et d'avoir donné une localité du plateau au lieu de Ry. Il y a là un sérieux indice qu'il ne faut pas rejeter. Bouilhet est mort prématurément sans avoir donné la clé qu'il connaissait aussi bien que Du Camp. Une lettre de Flaubert à celui-ci, laisse entendre que la fin de sa *Bovary* sera plus tragique que dans la réalité, laisse supposer une interprétation libre d'un exemple humain. Le Docteur Brunon rapporte que vers 1870 son ami Dumort rapportait à l'internat de l'Hôtel-Dieu des poires cueillies dans le jardin de Madame Bovary. Une tradition orale a donc précédé une tradition écrite. Georges Dubosc l'a reprise après Du Camp, comme Georgette Leblanc et Gossez. Avec Rocher et Clérembray, il y a eu une tradition brayonne, d'abord à Neufcnatel, mais ses habitants, peu soucieux de gloire littéraire, ont été les premiers à en sourire et à en rejeter l'hypothèse. Maintenant, Forges est sérieusement mis en avant et Ry regimbe devant l'outrage. Devant tant d'insistance, Flaubert lui-même n'hésiterait-il pas ? Comme dans la fable des Plaideurs, j'ai suggéré une autre hypothèse. Yonville ne serait-il pas un satellite artificiel, une pure création flaubertienne, pour donner une assise supplémentaire à son roman ? De même, que *Madame Bovary* n'est pas la vie romancée de Madame Delamare, pourquoi Yonville-l'Abbaye serait exactement Ry ?

Flaubert et ses proches, comme Maxime du Camp et Bouilhet, en savaient plus que nous et il faut considérer comme un témoignage important la lettre que sa nièce, M^{me} Franklin-Grout, adressa, en 1930, à l'auteur du reportage paru dans *l'Illustration* : « La conception du roman de *Madame Bovary* est basée sur un fait vrai, celui du ménage d'un nommé Delamare, officier de santé, élève de mon grand-père. Le reste est dû à l'observation, à ses développements, au milieu ambiant, en un mot au génie de mon oncle ; en vouloir préciser tous les points, en étiqueter tous les endroits, sort de la vérité ». Ce texte est clair et précis. Il nous apparaît sage d'en accepter l'esprit. Ne faisons pas davantage d'herméneutique que les commentateurs favorables ou défavorables des livres saints et bornons-nous, comme Newton, à constater le fait de la pomme qui tombe sans vouloir en connaître la variété.



Très sincèrement, je crois que la vie épisodique des époux Delamare a servi d'étincelle au roman de *Madame Bovary*. A un an près, Adeline Couturier était du même âge que Flaubert. Fille de sa génération, elle pouvait être plus facilement son truchement. Flaubert n'a pas dû la connaître, ce qui lui a permis de créer une Emma plus palpitante et plus intelligente qu'Adeline. Elle est un composé de diverses femmes, de Ludovica en particulier, dont les mémoires trouvées par M^{lle} Leleu dans les papiers du romancier, lui a apporté un côté charnel plus descriptif et varié. D'autres femmes, connues plus intimement, ont pu contribuer à la création de *Madame Bovary*. Depuis que les membres de notre Société ont pu voir le tableau peint de M^{me} de Grigneuseville, nous pouvons nous demander si cette riche cavalière n'est pas entrée dans

la composition de la silhouette de Madame Bovary, surtout que sa correspondance inédite avec elle, remonte à 1849.

Il serait aussi surprenant que Flaubert, paraphrasant la vie des Delamare, n'ait point du tout songé à Ry, aussi nécessaire pour son utilité qu'une balle à une raquette. Il n'a peut-être pas songé au Ry de 1840 à 1850, où lui-même ne s'est peut-être jamais rendu, mais à un Ry de son imagination, modifié, transformé, ou des remarques prises ailleurs ont pu être introduites qui peuvent être de Forges, de Cailly, de Buchy, de Monville ou d'autres bourgs, et ainsi on arrive mieux à cette conception du satellite artificiel dont Ry a peut-être donné davantage que l'ossature, mais nécessairement placé dans un arc de cercle qui, pour maintes raisons géographiques et pratiques, ne peut dépasser et est compris entre Lyons-la-Forêt et Cailly.



Tôtes et Yonville étaient nécessaires au roman. Si l'aventure des époux Delamare a servi de modèle, on sait cependant qu'ils n'ont jamais demeuré à Tôtes, mais à Catenay, à une lieue de Ry. Alors l'éloignement de Tôtes peut surprendre. Sur la carte, il est le lieu géométrique de ce département en éventail, carrefour stratégique de Rouen à Dieppe et du Havre à Amiens et il a toujours été un relais de chevaux. Maupassant, plus tard, y placera la scène capitale de *Boule de Suif*, ce qui n'est pas un simple hasard. Après Tôtes, on songe à Dieppe, dans l'autre sens à Rouen. C'est un bourg cauchois, s'étalant le long de la grande route. Emma est aussi une cauchoise et son père a des reflexes qui ne seraient pas encore inactuels.

Le Pays de Caux était un pays fermé, si fermé que les palmarès des collèges et des institutions portaient après le nom de ses lauréats : *du Pays de Caux*, tandis que pour les autres leur ville ou leur bourg d'origine étaient donnés. Petit détail qui oblige à la réflexion. Sur deux vieilles tombes dans la région parisienne, ne remontant cependant pas au-delà de 1850, j'ai été surpris de trouver encore cette formule : *originnaire du Pays de Caux*. Vraiment troublant ce Pays de Caux, formant bloc, paraissant fermé et replié et dont est issu Emma. Ce Pays de Caux sillonné de trains et d'autocars n'existe plus, et pourtant, quand nous employons le mot de Cauchois, il y a dans notre pensée quelque chose de réservé, qui, même en dehors du patois fait qu'il paraît différent, qu'il ne peut ou nous ressembler ou nous comprendre complètement et difficilement assimilable à notre manière de vivre ou de penser.

Le Pays de Caux est en simplifié ce qui est à l'Ouest de la route de Rouen à Dieppe. Tôtes semble une marche en avant du pays qu'il défend. Maupassant a caricaturé le paysan cauchois, Flaubert n'a pas eu cette intention. Il s'en est peut-être tenu aux observations de Lepeq de la Cloture : « En général, les Cauchois sont robustes, bien constitués, d'une taille au-dessus de la médiocre et mêmes grands, communément bien de figure. Ils sont courageux et fiers de leur aisance, de leur opulence, qu'ils ont eu grand soin de ne pas cacher, voulant jouir à découvert de leurs prospérités ; ils aspirent après la richesse, ce qui les rend intéressés, fins et au moins adroits sur tout ce qui conduit à leur bien-être et à leur fortune » (8). Les traits physiques et moraux du fermier des Berteaux ne sont-ils pas dans cette observation du 18^e siècle ?

A la même époque, à cause de l'opulence des poitrines des Cauchoises,

(8) V. supra. L. P. de la C. — Obs. méd., 188.

de leurs tailles, de leurs hautes coiffes, de la coquetterie affectée dans leurs vêtements, le Pays de Caux avait la réputation d'être la Géorgie de la France. On comprendra le choix par Flaubert d'une Cauchoise pour son prototype de Madame Bovary, par ces observations du même auteur : « La nature fit naître les Cauchoises avec le goût de la vanité et le penchant à l'amour, double attrait pour le vice qui ne cherche que l'occasion d'altérer l'intégrité des mœurs ». A Tôtes, Emma était encore prisonnière de son milieu. Il fallait après le bal de la Vaubessard qu'elle en parte, d'où la nécessité de Yonville, plus rapproché de Rouen et où il était possible d'aller et de revenir dans la même journée, ce qui était capital. Yonville, bourg inconnu sur les cartes géographiques ? Est-ce Ry déformé ou Forges déplacé ? Yonville est devenu une sorte d'Atlantide pour quelques chercheurs, et n'assistons-nous pas sur le plan littéraire à une autre querelle digne des deux Alésias ? M. Gaston Bosquet a répondu finement dans notre dernier bulletin à cette brûlante question d'actualité. Si Yonville-l'Abbaye n'est pas Ry, il est encore moins Forges, car l'important n'est pas de l'identifier, mais de le placer.

Ayant vécu mes années de jeunesse auprès de Buchy, qui n'est ni Cauchois ni Brayon et même pas du Vexin, mais d'où l'on aperçoit la Forêt de Lyons, comme dans *Madame Bovary*, je me permets de donner mes impressions de jeunesse pour expliquer certains phénomènes qui échappent aux développements cartésiens de la géographie humaine. Buchy, sur un plateau culminant de la Seine-Maritime et sans rivière, n'est certainement pas Yonville, car Flaubert avait besoin de l'eau qui coule pour donner de la vitalité à son bourg ; Cailly serait un concurrent plus sérieux pour Ry ? Buchy est à huit lieues de Rouen et à trois de Forges. Enfants, nous nous sentions par le marché, par le messager deux fois par semaine, de la lointaine région rouennaise, auxquels s'ajoutait, par les soirs légèrement nuageux, la réverbération de la ville. Forges ne nous intéressait nullement, elle était derrière et non devant nous et d'une autre région où l'on n'allait jamais. La limite d'attraction rouennaise est le contrefort géologique précurseur du Pays de Bray et Yonville est en-deça. La région rouennaise n'est pas extensible à volonté. Elle s'explique par ses marchés-limites d'approvisionnement qui furent et jusqu'en 1914, Lyons, Ry, Buchy, Cailly, Bosc-le-Hard, Pavilly, Duclair, sur la rive droite. L'automobile a brisé ce cadre millénaire. Les marchands rouennais partaient tôt et rentraient à Rouen à la tombée de la nuit, pour leur sécurité. Ry en premier, Cailly en second, ont dû troubler l'esprit de Flaubert et c'est pour cela que je reviens à cette idée de satellite artificiel dépersonnifiant Ry, comme il a dû le faire d'Adolphine pour donner Emma. Flaubert la déplace de Tôtes pour la détacher du bloc cauchois, bien que Tôtes soit sur une limite marginale, pour la mettre dans une autre région encore marginale mais différente d'esprit.

Alors que les Cauchois sont plutôt de fidèles pratiquants, même obsédés par les traditions, cette région rouennaise est sans doute aussi croyante mais à peine religieuse et par déduction, plus ouverte et plus souple. L'esprit libéral de Flaubert et de sa famille est assez connu. La région d'Yonville, à l'est de Rouen, est davantage à son image que la région ouest où il habita. Entre 1830 et 1848, Flaubert a pu se rendre compte que le caractère libéral de la ville s'atténuait. L'invasion cauchoise a modifié sensiblement le caractère rouennais, celui qui faisait du Rouen libéral de 1830 l'égal de celui de Paris. Pour cette raison qui a peiné Flaubert, il me semble que Yonville est à l'Est de Rouen, dans le contrefort fidèle de l'esprit de l'ancienne ville, de celle de sa jeunesse, qu'en aucun cas il n'aurait pu le placer à l'Ouest de l'axe de Rouen-Dieppe où les indices

cauchois sont déjà marquants et à une distance telle qu'il était possible à Emma de le laisser le matin et d'y revenir déceimment le soir (9) : six à sept lieues au maximum et certainement pas davantage.

Ry ou Cailly, un peu cauchois cependant, pourraient géographiquement prétendre être le bourg d'Emma. Pour ces diverses raisons, il me semble que Yonville est un satellite artificiel qui aurait sa place entre Ry et Cailly, mais pas au-delà et en esprit, plus près de Ry que de Cailly.

*
**

Toutes ces suppositions paraissent nous avoir écartés sensiblement du titre de cet article. La ligne droite n'est pas la meilleure pour la recherche et il est parfois nécessaire de louvoyer. Pour avoir lu et relu ce roman et même l'avoir passablement médité dans les lenteurs d'une captivité, il m'a semblé qu'il était l'acte d'amour secret de son auteur en faveur de sa ville natale. Si, pour les croyants, l'acte d'offrande et d'espérance est au moment où le prêtre élève l'hostie au-dessus de lui tandis que la sonnerie tinte désespérément et que les têtes se courbent amoureuxment, pour les Rouennais que nous sommes, nous savons que la description de la ville, aperçue par Emma des hauteurs de Boisguillaume, est un acte d'espérance pour *Madame Bovary*, mais d'offrande amoureuse pour Flaubert.

Rouen offre sept panoramas qui donnent chacun une impression différente. Les routes de Paris, du Havre et du Nord livrent ceux de Bonsecours, de Canteleu et de Boisguillaume, qui sont les plus importants. Le parisien Abel Hermant a choisi celui de Bonsecours pour son *Cavalier Miserey* ; le cauchois Maupassant celui de Canteleu pour ses nouvelles, et Flaubert a pris celui de Boisguillaume pour *Madame Bovary*. Par sa sœur, dans une lettre qu'elle lui écrivait, nous savons qu'avec celui de Déville, vu de leur maison, ils étaient les deux dont ils éprouvaient la plus grande joie. Ceux de Bonsecours et de Canteleu, dominant la ville ou le port, nous saisissent davantage et nous donnent une impression plus poignante, tandis que celui de Boisguillaume, depuis un siècle, a perdu de sa valeur par les constructions de plus en plus nombreuses qui l'encombrent. Il devait être d'ailleurs le plus atténué, mais il répondait mieux, par sa présentation, à l'esprit de Flaubert, qui n'est pas celui des saisissants contrastes mais celui des demi-teintes lentement graduées.

Aujourd'hui, c'est seulement de la terrasse du château du Mont-Fortin, dans l'axe de la rue Jeanne-d'Arc, qu'on peut avoir une vision voisine de celle évoquée si délicatement par Flaubert. Cette description, par sa netteté, sa précision et sa forme, atteint les plus belles de la littérature grecque, pour son sublime. Si la ville devait disparaître par un cataclysme, il resterait cette évocation magistrale d'un écrivain à

(9) Enfant, j'ai connu deux vieillards, à Bosc-Roger, par Buchy, nés en 1830. Mme Lehalleur, ancienne cultivatrice, qui me racontait ses voyages à Rouen, avant les chemins de fer. Elle partait à cheval, en croupe derrière son mari, un grand panier hotte sur l'épaule, vers les 4 heures du matin ; ils arrêtaient leur monture à Boisguillaume, à l'Auberge blanche, et descendaient à pied à Rouen vers 8 heures. Le soir, ils repartaient de Boisguillaume vers 6 heures et arrivaient à leur ferme vers 10 heures. Déjà Buchy apparaissait trop loin pour Yonville.

L'autre, M. Fongueuse, ancien boucher à Buchy, allait depuis son enfance au marché de Ry, le samedi. Mon père l'avait questionné. Il se souvenait faiblement de Mme Delamare qu'il trouvait jolie, mais précieuse et hautaine. Il ne se rappelait pas de l'empoisonnement. Comme j'étais bambin, je n'ai pas su ce qu'il pensait, et sans vouloir l'affirmer, il me semble que son expression un peu crue avait un autre sens.

sa ville natale. Il a préféré ce panorama aux deux autres. Pour une ville « descendant en amphithéâtre » (10) et que Flaubert voulait glorifier, on ne conçoit pas qu'un admirateur puisse l'aborder par les côtés, mais majestueusement au milieu pour descendre souverainement et progressivement dans l'arène, avec volupté, triomphe et délice.

**

Il faudrait reprendre par le détail, tout ce qui a trait directement à la ville de Rouen, dans *Madame Bovary*.

Le but de cet article, déjà fort long, était autre. Il m'a semblé que les positions géographiques et les considérations ethnologiques de Tôtes et de Yonville n'avaient pas encore été suffisamment évoquées, qu'elles avaient répondu dans l'esprit du romancier à un équilibre harmonique, que l'identification certaine des personnages et des lieux me paraissait moins importante pour l'action du roman que leurs coordonnées naturelles, et que, présent ou absent, Rouen était toujours au centre du roman, comme Flaubert l'avait probablement secrètement désiré ou voulu, pour honorer sa ville natale, sa jeunesse et sa race.

André DUBUC (Août 1957)

Président de la Société Libre d'Emulation.

(10 Le Pecq de la Clôture (ouvrage cité), p. 211. « Au confluent, ou point de réunion de la contrée des Vexins, de celle de Caux et du Romois, sur la rive droite de la courbure demi-circulaire de la grande anse que forme la Seine, depuis le coude d'Oissel jusqu'à celui de Soquence, s'élève en amphithéâtre une antique cité des Gaulois-Vellocasses, qui fut agrandie successivement par les Romains et les Normands, dont les Ducs la choisirent pour siège de leur domination ». Nous avons pris soin de souligner : « s'élève en amphithéâtre ».

Recherches sur quelques prototypes " traditionnels " de Madame Bovary

Dans l'article qui suit, nous nous sommes proposé par delà une tradition parfois discutée et sans nous laisser non plus influencer par le roman, d'esquisser d'une façon plus systématique qu'il n'a été fait jusqu'ici, en ce qui concerne surtout l'histoire de leur fortune, la vie de la plupart des principaux prototypes qui, dans l'état actuel des recherches, nous semblent s'identifier le mieux avec les personnages de Madame Bovary, à savoir : Eugène et Delphine Delamare, Stanislas Bottais, Louis Campion, les deux Jouanne et Thérain.

Bien que nous ayons consulté les archives communales, paroissiales et universitaires, les actes de vente, la presse contemporaine, les almanachs et les annuaires, nous ne nous dissimulons pas les lacunes d'un « essai » qui, en principe, ne dépassera guère 1850, sauf quand les événements postérieurs aideront à préciser le passé.

EUGÈNE DELAMARE

Les Etudes Médicales.

Le registre des délibérations du Conseil municipal de Ry, en date du 1^{er} janvier 1837, indique que le titre d'Officier de Santé a été conféré au sieur Delamare Eugène, âgé de 22 ans, natif de Rouen (Seine-Inférieure), après qu'il a eu exhibé au Jury médical du département la preuve de cinq ans d'études à l'Hôtel-Dieu de Rouen et subi publiquement, conformément à l'art. 17 de la loi du 19 ventôse, an onze, les examens ordonnés, savoir, le premier, le 15 septembre 1833, sur l'anatomie ; le deuxième, le 16, sur les éléments de la médecine ; le troisième, le 17, sur la chirurgie et les connaissances les plus usuelles de la pharmacie. Ce titre a été signé à Rouen, le 10 septembre 1834, par les docteurs Adelon et Des Alleurs et porte le visa du doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Orfila.

Les Débuts.

Le nom d'Eugène Delamare paraît pour la première fois en 1835 comme Officier de Santé à Catenay (« Almanach de Rouen et des départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure », p. 54), où son père, après avoir abandonné son commerce de vins à Rouen, s'était retiré.

Son installation à Ry.

L'année suivante, en 1836, d'après le même almanach, on le trouve à Ry. Il y avait eu comme prédécesseurs, en 1832, 1833, 1834 et 1835, successivement, Brossier, puis Lefebvre, et il allait y rencontrer, comme concurrent, le docteur Laloy (l'oncle de Jules Levallois, le secrétaire de Sainte-Beuve), installé à Epreville-Martainville.

Sa Carrière médicale.

Dans le compte rendu de tutelle établi par son beau-père, Pierre-Jean-Baptiste Couturier, lors du mariage de sa petite-fille, Alice-Delphine Delamare, figurent sur plusieurs pages les noms des clients qui, à la mort de l'Officier de Santé, n'avaient pas acquitté leurs honoraires. On peut

ainsi, grâce au nom de la localité, se faire une idée de l'extension et de l'importance de sa clientèle. En partant de Catenay presque à la verticale de Ry, au Nord, et en descendant vers le Sud suivant un demi-cercle de 6 à 7 kilomètres de rayon, on rencontre les noms de Boissay, Saint-Aignan, Rebets, Les Hameaux, Le Puits, Le Catillon, Saint-Denis-le-Thibault (plusieurs fois mentionné), Le Mouchel, Vasceuil, Les Hogues et Sainte-Honorine. Par contre, à l'Ouest de Ry, où Delamare se heurtait au docteur Laloy, on ne relève que Grainville-sur-Ry, Martainville, Auzouville-sur-Ry et, le plus à l'Ouest, Bois-l'Évêque.

Mort de son Père.

Le 24 juin 1841, son père décédait à Catenay. Il est indiqué sur l'acte de décès comme « propriétaire et cultivateur ».

Naissance de sa Fille.

Née le 29 novembre 1842, ondoyée le 4 décembre, l'enfant fut baptisée le dimanche 26 février 1843. Le registre de la paroisse lui attribue les prénoms de Delphine-Félicie-Augusta-Alix. Or, dans un acte de vente du 30 mars 1848, dont nous parlerons tout à l'heure, elle est prénommée Florine-Augusta-Delphine-Alice.

Mais le contrat de mariage du 13 juin 1860 fera disparaître Florine et rejettera Augusta après Alice-Delphine. Enfin, la pierre tombale, au cimetière de Bonsecours, ne conservera que ceux d'Alice et de Delphine. Une influence maternelle, que le mari aurait respectée, aurait-elle imposé ces prénoms éphémères ? Toujours est-il que le père, disparu à son tour, les survivants de la famille et l'intéressée elle-même les répudièrent, les trouvant probablement trop excentriques.

Un Ménage endetté.

L'acte de vente du 30 mars 1848, que nous analyserons tout à l'heure, ne nous révèle pas seulement ces deux prénoms inconnus de la fille des Delamare ; il indique aussi que dans la brève histoire de ce ménage, des dettes ont été régulièrement contractées :

Une de 6.000 francs, les 30 juillet et 3 août 1843 ;

Une de 1.000 francs, en juillet 1845 ;

Une de 1.500 francs, en novembre 1845 ;

Une de 1.200 francs, en mai 1847,

soit un total de 9.700 francs.

Mort de sa Femme : 6 Mars 1848.

En comparant la signature de Delamare avant cette date à celle qu'une main défaillante a ébauchée sur le Registre des Décès, on peut se rendre compte du « choc » que cette mort lui causa (1). Aux graphologues de dire si la douleur d'un mari devant une mort naturelle peut réduire sa signature à ce point ou s'il faut y voir « l'enregistrement » du drame que la tradition a accrédité.

La Vente du 30 Mars 1848.

Un peu plus de trois semaines après la mort de sa femme, Eugène Delamare vendit à Jacques Fongueuse, cultivateur à Catenay, un herbage

(1) L'idée de comparer les deux signatures revient à M. Vêrard, de Croisy-sur-Andelle.

de 1 hectare 63 ares 14 centiares, clos de haies vives, édifié de maison de maître... comprenant jardin légumier entouré de murs, borné d'un côté par une pièce de terre labourable restant au vendeur » (voir le « Mémorial de Rouen » du samedi 7 octobre 1848, 4^e p., 4^e col.). Cette maison de maître n'était autre que celle où ses parents s'étaient retirés et où son père, quelques années plus tôt, était décédé. Mieux encore, elle avait eu dans le passé comme propriétaires les grands-parents de l'Officier de Santé, Nicolas-Joseph Delamare, décédé à Rouen, place de la Basse-Vieille-Tour, vers le mois d'avril 1810, et dame Bellanger, sa femme, décédée au même lieu, le 1^{er} juillet 1816.

L'immeuble ci-dessus avec la pièce de terre labourable contiguë, d'une contenance de 85 ares 12 centiares, et la moitié indivise d'une maison sise à Rouen, place de la Basse-Vieille-Tour, n° 22, composaient le lot d'Eugène ; le 2^e étant attribué à sa sœur Antoinette-Euphrasie, qui avait épousé un cultivateur de Mesnil-Esnard, Pierre-Patrice Lebourg.

L'acte de vente (2) indique : 1° que les biens dépendant de la succession de feu Pierre Delamare étaient grevés d'un droit d'usufruit de sa veuve, mais que celle-ci en avait fait l'abandon à ses deux enfants moyennant une rente annuelle viagère de 400 francs, payable par moitié par son fils et sa fille.

2° que l'hypothèque prise pour conserver cette rente servait aussi de sûreté d'un capital de 10.000 francs dû à M^{me} veuve Delamare par ses deux enfants, par portions égales pour ses droits et reprise matrimoniaux à exercer sur la succession de son défunt mari, suivant son contrat de mariage... Le dit capital était exigible au jour Saint-Michel 1844.

Cette vente du 30 mars 1848 produisit 10.025 francs de prix principal.

Sur cette somme, 5.000 furent versés au vendeur, les 5.000 autres devaient rester entre les mains de l'acquéreur chargé d'acquitter à M^{me} veuve Delamare la portion de capital dont il vient d'être question.

Le Conseiller Municipal.

Le 2 septembre 1839, un mois à peine après son second mariage, Eugène Delamare était installé au Conseil municipal de Ry. La présence constante de sa signature sur le Registre des délibérations témoigne d'une assiduité qui ne se démentit qu'après la mort de sa femme, et encore très relativement. En effet, sur les 27 séances qui se tinrent entre celle-ci et la sienne, il participa à 17, notamment à celles consécutives des 26 mars, 8 et 11 mai 1848, montrant ainsi que son deuil ne le détournait pas de ses devoirs de citoyen. Le tableau ci-dessous, d'ailleurs, fera ressortir l'alternance des présences et des absences.

1848	+	—
	26 mars	
	8 mai	
	11 mai	
		27 juin
		3 juillet
		12 septembre
	1 ^{er} octobre	
	3	—

(2) Mis à notre disposition par l'actuelle propriétaire, M^{me} Kréchel, qui nous a autorisé à en donner cette analyse.

	5 —	
	16 —	
	13 novembre	
	18 —	
	24 —	
1849	+	—
	11 février	10 janvier
	14 février	8 février
		22 avril
		6 mai
	10 mai	
	22 —	
		12 juillet
		6 août
	7 novembre	
	12 —	
	18 —	
		29 novembre

En 1848 donc, sur 13 séances, 10 présences et 3 absences, celles-ci consécutives. En 1849, sur 14 séances, 7 présences seulement et 7 absences, alternant régulièrement, Il n'a pu s'agir, en tout cas, d'un relâchement volontaire ou suspect, car le 7 novembre, un mois avant sa fin, le registre mentionne qu' « il accepta d'être secrétaire ». Ses concitoyens lui auraient-ils proposé ces mêmes fonctions, s'ils l'en avaient estimé indigne ?

Il semble que ces éclipses ne puissent s'expliquer que par son état de santé ou son chagrin. A défaut d'autres documents, la signature de Delamare, rapprochée du tableau ci-dessus, fournit quelques indications sur sa psychologie pendant ces vingt-et-un mois. On constate alors que dans une première période allant du 7 mars 1848 au 22 mai 1849, sans toutefois reprendre son ampleur primitive, sa signature se reconstitue et s'horizontalise progressivement, comme si le désarroi faisait place à l'apaisement. Quant aux . . ., ils ne reparassent que 7 fois sur 15.

Mais, brusquement, le 22 mai 1849, un effondrement comparable à celui du 7 mars 1848 se produit, indice d'une nouvelle crise qui allait empêcher le signataire d'assister aux séances des 12 juillet et 6 août et qui, finalement, dut être surmontée, puisque, en même temps qu'il se retrouvait à celles des 7, 12 et 18 novembre, il traçait à nouveau les lettres de son nom d'une main un peu plus régulière et plus ferme, mais sans plus le souligner des . . . une seule fois pendant toute cette seconde période.

La Mort.

Dans un entrefilet nécrologique de l' « Impartial de Rouen » du mercredi 12 décembre 1849 (p. 2, col. 3), on lit : « Samedi dernier, à Ry, les honneurs funèbres ont été rendus, avec une grande pompe, à M. Delamare, membre du Conseil municipal et sous-aide major de la Garde Nationale. M. Delamare est mort inopinément (3) à l'âge de

(3) C'est nous qui soulignons.

37 ans et cette mort prématurée augmente les regrets que les qualités du défunt devaient naturellement inspirer ».

« En grande pompe... ». L' « Impartial » n'exagérerait pas ; en effet, suivant le compte de tutelle auquel il a été fait déjà allusion, les frais de l'inhumation s'élevèrent à 5.000 francs.

La Vente Delamare.

Elle fut annoncée dans « Le Rouennais » du dimanche 23 décembre 1849, p. 4, pour les dimanche 30 et lundi 31, à 11 heures du matin, par le ministère de M. Dumort, huissier.

« Batterie de cuisine, chaises, tables, vaisselle, verrerie, garnitures de cheminée, bibliothèque, fauteuils, chauffeuse, armoire, secrétaire, bureau, table de nuit, commode, couches, le tout en acajou ; habits à usage d'homme et de femme, très beau linge de corps et de table, en grande quantité ; literie, argenterie, bijoux, un fusil double de chasse, deux paires de pistolets, deux beaux chiens de chasse racés, un cheval, une selle, deux brides, un cabriolet, un harnais, instruments de chirurgie, deux poêles, fûts, cidre, vins de Champagne et de Beaune, eau-de-vie, pommes à cidre, fourrage et une grande quantité d'autres objets, à terme de paiement pour les personnes reconnues solvables ».

Les meubles avaient été prisés, au préalable, 4.070 francs, mais la vente rapporta 4.711 francs. Il restait une somme d'argent liquide de 302 francs. D'autre part, le total des notes dues par la clientèle s'élevait à 1.000 francs juste (4).

Les Successeurs de Delamare.

Après Delamare, on peut constater de fréquents changements parmi les médecins de Ry :

- En 1852 : Laloy et Cavé se partagent la clientèle, ce dernier ayant évidemment succédé à Delamare ;
- En 1854 : Laloy ne figurant plus à Ry, mais à Epreville-Martainville, Cavé reste seul ;
- En 1856 : On ne trouve plus que le nom de Lefebvre (voir l' « Almanach de Rouen et des départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure »).
- En 1860 : Cavé reparait, et en 1867, celui-ci, disparu à son tour, est remplacé par Lefebvre et Thibault. (Voir « Annuaire-Almanach du Commerce Didot-Bottin »).

L'Adjudication du 2 Septembre 1854.

A la mort de son père, il semble qu'il ne restait à l'orpheline que la somme d'argent liquide de 302 francs, la pièce de terre de Catenay de 85 ares 12 centiares et la moitié de la maison indivise de Rouen.

Un document va nous apprendre ce que devinrent et cette petite pièce de terre et cette moitié de maison. Nous savons déjà que chacun de ses deux enfants devait acquitter à M^{me} veuve Delamare un capital de 5.000 francs exigible en 1844 et une rente viagère de 200 francs. Or, dix ans plus tard, en 1854, la part de capital due par son fils

(4) On rapprochera utilement ces renseignements de ceux donnés par F. Clérembray dans son ouvrage toujours précieux : *Flaubertisme et Bovarysme*, ch-V, pp. 50-51.

était restée impayée. Dans l'intervalle, elle avait, en 1847, vendu « une mesure » à Catenay (5). Probablement aux abois, elle fit alors vendre le dernier lopin de terre échu à sa petite-fille.

Après y avoir été autorisé par le Conseil de famille, le tuteur procéda donc à l'adjudication de la pièce de 85 ares 12 centiares sur une mise à prix de 2.000 francs « pour faire, dit le cahier des charges, l'emploi du prix, jusqu'à concurrence à payer le capital de 5.000 francs et une somme de 125 francs pour arrérage d'une rente viagère due à M^{me} veuve Delamare, afin d'arrêter les poursuites en expropriation de ladite pièce de terre, dirigées à la requête de cette dame ». On notera que la rente viagère due avait été réduite de 200 à 125 francs. L'immeuble fut adjugé au sieur Lebourg (sans doute le beau-frère d'Eugène et subrogé-tuteur de l'orpheline) pour 2.725 francs de prix principal, si bien que M^{me} veuve Delamare ne recueillit qu'une partie du capital dû.

Le même document nous apprend que « la vente de la maison sise à Rouen vient d'être ordonnée pour en faire la démolition pour cause d'utilité publique ».

Le Contrat de Mariage d'Alice-Delphine Delamare.

Six ans plus tard, le 30 juillet 1860, l'orpheline épousait Charles-Lucien Lefebvre, pharmacien à Rouen, 27, rue Bouvreuil. Le contrat mentionnera, comme lui appartenant personnellement :

- | | |
|--|---------------|
| 1° un trousseau qui paraîtra considérable aujourd'hui,
mais qui était la règle jadis, estimé à... | 3.600 fr. |
| 2° une somme d'argent comptant de | 4.000 fr. (6) |
| 3° une autre somme d'argent comptant de | 900 fr. |
| formant répartition pour l'année 1861 à la Caisse
des Ecoles et des familles. | |

En outre, son aïeul et tuteur lui faisait donation d'une somme de	3.000 fr.
en espèces et lui abandonnait le reliquat de	700 fr.
auquel il croyait avoir droit sur ses comptes de tutelle ; soit au total	12.200 fr.
La dot du mari s'élevait à environ	17.000 fr.

D'autre part, à cette occasion, la tante de la future, M^{me} François Couturier, l'instituait son héritière jusqu'à concurrence d'une somme de 20.000 francs, mais en en garantissant l'usufruit à son mari sa vie durant s'il venait à lui survivre.

NARCISSE-STANISLAS BOTTAIS

Il est né le 28 octobre 1817, à Perriers-sur-Andelle, le dernier d'une famille de huit enfants, dont cinq moururent prématurément. Il perdit d'abord son père, le 23 mars 1847, puis sa mère, le 15 novembre 1860. Son séjour à Ry est attesté par le procès-verbal, en date du 15 novembre 1840, d'une élection de Gardes Nationaux, désignés pour nommer le Chef de bataillon et le porte-drapeau de la commune et d'après lequel il obtint quinze voix, ses deux concurrents les plus favorisés en recueillant seize (7).

Son séjour à Ry fut interrompu par une brève scolarité à la Faculté de Droit de Paris, dont les archives ont gardé sa fiche. On sait ainsi

(5) Renseignement fourni par M. le Maire.

(6) Nous ignorons la provenance de cette somme.

(7) Renseignement dû à M. Vêrard.

que l'étudiant habita d'abord au 207 du Boulevard Saint-Martin, ensuite au Quartier Latin, 66, rue de la Harpe. Il prit en tout et pour tout deux inscriptions, l'une le 11 novembre 1841, l'autre le 8 janvier 1842, mais sans subir aucun examen.

Le 2 mai 1843, il était nommé notaire à Formerie (Oise). Détail remarquable : aucun des trois éloges prononcés sur sa tombe ne fera allusion à ses débuts comme clerc, pas plus qu'à son séjour à Ry, chez M^r Leclerc (voir le « Journal de l'Oise » du jeudi 25 octobre 1838, 2^e p., 4^e col., du vendredi 26 et du mardi 30, 2^e p., 4^e col.). Le 19 mai 1846, trois ans après sa nomination comme notaire, il épousait, à Beauvais, la fille d'un ancien capitaine de l'Armée, Marie-Esther Court. Le journal plus haut cité nous apprend que la jeune femme fut atteinte très tôt d'une maladie grave, qu'elle était en quelque sorte paralysée, que son mari l'entoura de soins délicats et que celui-ci, dans sa carrière, se signala par l'aménité du caractère.

LOUIS CAMPION

La Famille.

Par son père et sa mère, il était originaire de Saint-Denis-le-Thibout. Son père, Gabriel-Louis-Nicolas Campion, y était né le 30 janvier 1782 et s'y était marié, le 25 juin 1825, à Modeste-Irénéa Le Halleur, née le 27 juin 1791. Le ménage eut six enfants :

1^o Louis, né en 1810.... Le Registre de l'Hôpital de la Charité, déposé au Service de la Documentation et des Archives de l'Assistance Publique, 7, rue des Minimes, à Paris-3^e, lui donne l'âge de 58 ans en 1868. Le Registre des décès de la Mairie du V^e arrondissement ne fournit aucune autre précision sur la date et le lieu de sa naissance.

D'autre part, on peut relever dans ses prénoms certaines variations. Ainsi, on trouve Louis-Gabriel sur le Registre de la Charité, mais une annonce de l'« Impartial de Rouen », que nous rencontrerons plus bas, le prénomme Louis-Prosper, fils de Gabriel-Louis-Nicolas. C'est donc bien du même personnage qu'il s'agit.

2^o Marie-Modeste, née en 1820 ;

3^o Alexandre, né en 1822 ;

4^o Célestine, née en 1826 ;

5^o Jules, né en 1827.

Et 6^o Paul, né en 1834.

La Carrière de Louis Campion.

Annuaire, archives communales et presse contemporaine permettent de reconstituer sommairement celle-ci jusqu'en 1850.

De 1833 à 1835, il est adjoint-major de la Garde Nationale de Ry (« Almanach de Rouen et des Départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure »).

Il disparaît de 1836 à 1837.

Reparaît en 1838, avec le grade de chef.

Disparaît à nouveau de 1839 à 1844.

Dans l'intervalle, le 12 juillet 1840, il est installé au Conseil municipal de Ry (voir Registre des Délibérations), où il se montre d'abord assidu, puis n'appose sa signature qu'une fois, de 1843 à mai 1844, pour disparaître à partir de 1845.

C'est alors que de 1845 à 1847, on le voit reprendre son ancien grade d'adjoint-major à la Garde Nationale, jusqu'à ce que, en 1848, il y soit définitivement remplacé.

La dissipation d'un héritage.

Son père venait de décéder, le 18 octobre 1847. Un mois après une vente de meubles avait lieu à Villers, commune de Saint-Denis-le-Thiboult, « au domicile du défunt » (« Le Rouennais » du 7 novembre 1847, p. 4, 4^e col.). Le même journal allait annoncer, les 6 et 16 janvier 1848, une vente de « très beaux arbres de haute futaie, consistant en cent trente pieds de hêtres, ormes, frênes et, en majeure partie, de chênes, à Saint-Denis-le-Thiboult, au Triège-de-la-Genêt-Morte et appartenant à M. Louis Campion.

Cette vente préluait à plusieurs autres s'échelonnant de 1849 à 1851 et au cours desquelles une superficie de 31 hectares 65 ares 69 centiares (d'après l'annonce du « Rouennais » du 21 octobre 1849, p. 4, 1^{re} col.) et de 33 hectares 89 ares 32 centiares (d'après la matrice cadastrale de la commune) allait passer en d'autres mains. Les immeubles ainsi vendus par Louis Campion se composaient de fermes, terres en labour et pièces situées à la Remondière et surtout au Mont-Eaché, sur cette même commune de Saint-Denis-le-Thiboult, à l'Ouest de Villers, ainsi que d'un bois couvrant à lui seul 11 hectares 65 ares, situé à Ry.

Il convient de remarquer que si les arbres de tout à l'heure ont été vendus sous le nom de Louis Campion, par contre tous les immeubles ci-dessus seront indiqués comme « ayant appartenu (8) à M. L. Campion ». L'emploi du passé, cette fois, au lieu du présent, aurait-il été moins gênant pour le vendeur... ?

Il est de tradition de faire vivre Louis Campion au « château de la Huchette ». En tout cas, celui-ci étant situé à Villers, ne faisait aucunement partie de son lot, ce qui ne veut pas dire qu'il ne l'ait pas habité par une complaisance des siens.

Passé 1850, deux obliques rayent le folio de la matrice cadastrale où sous son nom s'alignaient tous les numéros qui lui étaient échus. Il avait d'ailleurs quitté la commune. Dans les publications légales de l'« Impartial de Rouen » du 29 avril 1850, p. 4, 6^e col., parmi les anciens propriétaires de deux pièces de terre à vendre, on le découvre à l'adresse suivante : « Louis-Prosper Campion, vivant de son revenu, demeurant à Rouen, rue de l'École ». « L'Almanach de Rouen et des Départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure » précisera même le n^o 14 B (9).

LES JOUANNE

1^o Désiré-Guillaume.

Il est né le 19 Thermidor an III (6 août 1794), à Fayel (Eure). Il est intéressant de rechercher à quelle date il vint se fixer à Ry. C'est en 1831 que sa signature se rencontre pour la première fois sur le Registre des Délibérations du Conseil Municipal de la commune. D'autre part, l'article du « Journal de Rouen » du 2 décembre 1890, signé « l'un de vos lecteurs assidus, habitant Ry depuis 63 ans » et dû manifestement à son fils Alfred-Adolphe, donne par soustraction l'année 1827. Enfin, un document conservé dans les archives communales (10) rapporte que l'intéressé y fut inspecté le 3 septembre 1828 par le Jury médical

(8) C'est nous qui soulignons.

(9) Sur Louis Campion, voir l'article suivant.

(10) Et retrouvé par M. Vérard.

de la Seine-Inférieure. Dans le procès-verbal de cette inspection, on lit : « Nous avons trouvé ses médicaments tant simples que composés de bonne qualité et sa pharmacie bien tenue ».

La signature de Jouanne Désiré-Guillaume, qui orne ponctuellement le compte rendu des séances du Conseil municipal, frappe par le nombre des enroulements d'un paraphe qui ceint son nom à l'instar d'une guirlande et trahit une personnalité maniérée et complaisante envers elle-même.

En 1852, il perdit son fils cadet Auguste, dans sa 22^e année. D'après l'acte de décès, le père était alors rentier et domicilié à Rouen. Comme avant 1848, il était conseiller municipal de Ry ; c'est entre ces deux dates qu'il faut placer son départ de la commune, une fois qu'il eût transmis son officine à son aîné.

C'était un catholique convaincu qui, en mourant, légua à la commune de Vandrimare (Eure), où il a été inhumé, « une somme de 10.000 francs, placés à 3 %, à charge à elle d'entretenir sa tombe, celle de son fils et de faire dire une messe chaque année ». (Registre des Délibérations du Conseil municipal du 23 janvier 1881).

2° Alfred-Adolphe.

Il est né, comme son père, à Le Fayel, le 7 octobre 1819. Dans son dossier conservé à la Faculté de Pharmacie de Paris, où il fit ses études de 1843 à 1845 et fut reçu pharmacien le 30 août, on apprend qu'il fut d'abord élève en pharmacie dix ans durant chez son père, et trois, du 2 janvier 1840 au 31 décembre 1842, chez Esprit, pharmacien à Rouen.

THÉRAIN

Une annonce, parue dans le « Rouennais » du dimanche 19 juillet 1846, p. 4, indique les jours et les heures du service que Thérain allait alors inaugurer :

Entreprise THÉRAIN
Diligence de Ry à Rouen et retour. ~
Le mardi et le vendredi
de chaque semaine.

Le sieur Thérain fait savoir à MM. les voyageurs qu'il vient de mettre en circulation une voiture suspendue, qui offre tous les agréments désirables.

Départs : de Ry, à 6 h. 3/4 du matin ;
de Rouen, à 4 h. 3/4 du soir.

Les Bureaux sont :

A Ry, chez M. Thérain, aubergiste ;

A Rouen, chez M. Brière, Hôtel Saint-François, rue Saint-Hilaire (11).

« L'Almanach de Rouen et des Départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure » pour l'année 1849 signale une modification dans l'horaire :

Départ : de Rouen, mardi et vendredi : 4 heures du soir.
— du lieu de retour (Ry) : 7 heures du matin.

Le même almanach, pour 1850, conserve les heures, mais change les jours : lundi, mercredi et vendredi.

Finalement, en 1851, Thérain reprend l'horaire de 1849.

G. BOSQUET.

(11) L'Hôtel était au n° 132.

Au sujet de Louis-Gabriel Campion

A la suite de l'article ci-dessus de notre ami G. Bosquet et d'accord avec lui, qu'il soit rappelé et complété comme suit la biographie du personnage évoqué.

Louis Campion ne s'est nullement suicidé à Paris, en 1852, comme le répètent à tort presque tous les critiques littéraires, quand ils parlent de Flaubert et de son œuvre.

Il est décédé le 6 janvier 1868, à l'hôpital de la Charité, à Paris. Sa fiche nécrologique est établie comme suit au Service de la Documentation et des Archives, 7, rue des Minimes, Paris-3^e :

Nom : Louis-Gabriel Campion.

Age : 58 ans.

Commune et naissance : Saint-Denis-le-Thiboult (Seine-Inférieure).

Etat-civil : Garçon.

Profession : Fleuriste (à noter que consultation prise au « Didot Bottin » de 1867 et de 1868, le nom de Campion ne figure ni aux habitants, ni à la profession. On peut donc en déduire qu'il occupait un bien modeste logement et que son métier de « fleuriste » consistait vraisemblablement à vendre au coin des rues et sur un modeste éventaire quelques fleurs. Sa fin, indique justement M. G. Bosquet, est encore plus déchirante que celle d'un imaginaire coup de pistolet sur le boulevard en 1852).

Domicile : Rue du Dragon, n^o 1 (6^e arrondissement).

Nature de la maladie (indiquée par le billet d'admission) : Fièvre.

Nature de la maladie (reconnue par le médecin de l'hôpital) : Tuberculose pulmonaire.

Date d'admission : 5 janvier 1868,

Salle : Louis.

Lit : 9.

Durée du séjour : 1 jour.

Date du décès : 6 janvier 1868.

(Déclaration du décès faite à la Mairie du 6^e arrondissement).

Témoins : Louis Guéri, 56 ans ; Jacques Michel, 26 ans, employés à l'Hôpital.

Louis Campion a été enterré au cimetière Montparnasse, le 8 janvier 1868. N'ayant pas de concession, ses restes ont été déposés dans les délais réglementaires à l'ossuaire.

J. T.-R.

DES RÈGLES MORALES EN LITTÉRATURE

Le Procès de Madame Bovary

M. Ricaud, premier Président de la Cour d'Appel de Rouen, qui avait bien voulu présider la réunion au cours de laquelle Maître Pierre Macqueron, avocat à la Cour d'Appel de Rouen et arrière-petit-fils de Maître Senard, évoqua le célèbre procès de 1857, prononça une remarquable allocution, définissant en termes lumineux et sagaces la moralité et l'immoralité littéraires.

Notre Bulletin se réjouit de pouvoir publier, en forme d'article, le texte de cette allocution.

Monsieur le Président,
Monsieur le Bâtonnier,

Vous avez voulu convier à la commémoration que vous célébrez du procès, dit procès de Madame Bovary, la Magistrature de votre province et vous avez même bien voulu, dans cette célébration, lui faire, en m'offrant la présidence, une place d'honneur.

Soyez-en hautement remerciés.

Aux remerciements personnels que je vous dois et que je vous exprime en toute cordialité pour cette marque d'estime et de sympathie que vous me donnez en m'appelant à l'honneur de cette présidence, s'ajoutent ceux de tous mes collègues, comme moi très sensibles à la délicate attention dont la Magistrature est aujourd'hui de votre part l'objet.

La justice ne vient pas ici en robe et dans l'apparat de sa solennité habituelle connaître d'un procès. La présence de ceux qui, à côté de moi, représentent ici la Magistrature, n'a qu'une raison : le désir d'entendre évoquer un débat dont l'écho se prolonge encore cent ans après la naissance du bruit qui l'a éveillé, autour d'un nom prestigieux cher à tous les amis des Lettres Françaises et particulièrement à tous les Rouennais, justement fiers de la gloire qui s'attache à ce nom : Gustave Flaubert !

Le culte universellement voué à cet écrivain est si précieusement assuré par l'Association des Amis de Flaubert, dirigée avec tant d'autorité et de ferveur par son Président, M. Jacques Toutain, que toute louange ici de ma part ne saurait rien ajouter à son éclat.

Je n'entreprendrai donc pas d'exalter le génie littéraire de Flaubert.

Pas plus que je ne compte apporter ma contribution à l'hommage dû à l'écrivain, je n'entends juger en appel d'une cause qui a fait l'objet d'une décision de justice rendue en dernier ressort. D'ailleurs, toute voie de secours est depuis longtemps fermée. Au surplus, nul ne s'avise de porter l'affaire devant quelque nouvelle juridiction.

Ceci n'est pas une raison pour que devant l'occasion qui m'est offerte, je m'interdise d'exprimer librement mon sentiment à propos d'une affaire qui appartient à l'opinion publique et qui ne saurait laisser indifférent quiconque possède quelque grain d'amour du Droit, quelque brin de goût des Lettres et le souci de la moralité publique.

La question résolue par le jugement d'acquiescement rendu dans

l'affaire dite « de M^{me} Bovary », par le Tribunal Correctionnel de Paris, le 7 février 1857, en faveur de Gustave Flaubert, l'auteur, et de ses co-prévenus, l'éditeur et l'imprimeur de l'ouvrage, suscite en effet un intérêt considérable sous son triple aspect juridique, littéraire et moral.

C'est cet intérêt qui a déterminé chez moi la réaction que très succinctement et en quelques observations je vous demande la permission de vous traduire.

Mais avant de vous faire part de ma réaction devant l'évocation du procès de Madame Bovary, je dois vous rappeler comment se présente la question.

Flaubert était prévenu d'avoir, en écrivant et en remettant à son éditeur pour être publiés, les fragments du roman intitulé **Madame Bovary**, aidé et assisté avec connaissance ledit éditeur dans les faits qui ont préparé, facilité et consommé les délits d'outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs.

Quelles étaient les pages incriminées ? Certains passages du roman où se trouvent dépeintes des scènes, exposées des situations, évoquées des attitudes qui portent la marque d'une sensualité amoureuse incontestablement capiteuse.

Pour absoudre Flaubert par une décision où je n'ose affirmer que la Cour de Cassation n'eût pas relevé certaine contrariété de motifs, après avoir flétri le réalisme audacieux de certains tableaux en termes d'ailleurs sévères et menaçants, le Tribunal a prononcé l'acquittement en se fondant sur le sérieux travail accompli par l'auteur dans l'élaboration de l'ouvrage, sur la rareté relative des passages répréhensibles par rapport à l'étendue du roman et sur la protestation de sa bonne foi de la part du prévenu lui-même.

En vérité, j'ai le sentiment que tout en blâmant l'auteur d'avoir fait de l'amour coupable certaines peintures réalistes et séduisantes, les juges de 1857 ont été entraînés par la force même de la nature qui régit le comportement de l'humanité, par le respect des droits de la liberté de l'Art en littérature, et que c'est sous cette influence qu'ils se sont, en définitive, décidés pour la relaxe. Voici, au surplus, comment, plus précisément en poussant à bout l'analyse, il faut en arriver à expliquer le jugement.

Il faut d'abord prendre pour point de départ du raisonnement le texte même de la loi que le Tribunal avait à appliquer. Ce texte avait pour objet la répression des outrages à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs.

L'aspect juridique du procès se confond ainsi, avec l'aspect moral et, incidemment, avec l'aspect littéraire, puisqu'il s'agissait, en 1857, comme il s'agit en 1957, comme toujours d'ailleurs, de déterminer si la littérature doit respecter la morale, une particularité devant toutefois être ici observée. En 1857, la loi, à la différence de ce que nous constatons aujourd'hui, prévoyait une assimilation ou tout au moins un rapprochement à établir entre la morale publique et les bonnes mœurs, d'une part, et la morale religieuse, d'autre part.

Mais compte tenu de ce que, à l'époque, la morale publique et les bonnes mœurs étaient considérées comme en tous points conformes à la morale religieuse, le problème, en 1857, se présentait de la même façon qu'il se présente de nos jours, à savoir : sous le seul angle de l'appréciation de la morale publique et des bonnes mœurs.

Il faut maintenant se demander ce qu'il faut entendre par outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, ou plus simplement, suivant une formule à la fois suffisamment large et précise, aux bonnes mœurs.

Sur la définition de la morale publique et des bonnes mœurs et sur le critérium qui permet de juger de la moralité ou de l'immoralité d'un acte ou d'un comportement, aucune difficulté.

Dans l'état de notre civilisation occidentale et jusqu'à présent, l'unanimité est pratiquement établie en ce sens que tout le monde s'accorde couramment à dire ce qui est moral et ce qui est immoral. La question qui se pose se ramène dès lors à celle de savoir en quoi consiste cet outrage aux bonnes mœurs que vise la loi, et plus spécialement, s'agissant de littérature, dans quelles conditions l'homme de Lettres peut se voir convaincu d'outrage aux bonnes mœurs.

Il faut poser, en principe, que doit être admis, sous peine de condamner un écrivain à la stérilité et à l'insignifiance la plus terne, qu'un ouvrage littéraire peut emprunter à la réalité les éléments de ses descriptions, évocations, images ou analyses.

Il faut, d'autre part, constater que la réalité offre souvent le spectacle de l'immoralité.

Un écrivain doit-il alors s'écarter du phénomène immoral ?

Je ne le pense pas.

Il ne doit, pas plus que le savant, le philosophe, le psychiatre, le médecin, l'éducateur, pas plus que l'artiste, le dessinateur, le peintre ou le sculpteur, faire abstraction de cet élément considérable de la réalité inhérent à la nature humaine.

L'écrivain peut-il, dans ces conditions, se livrer à cet emprunt à l'immoralité sans discernement, sans règle et sans limite ?

Je ne le pense pas davantage.

Et voici quelle doit être, à cet égard, à mon sens, la ligne de conduite à observer :

Comme pour le savant, le philosophe, le psychiatre, le médecin, l'éducateur, comme pour le dessinateur, le peintre, le sculpteur, la présentation de la chose immorale doit être accompagnée de toute la délicatesse possible et ne doit être inspirée que par un pur souci technique ou artistique.

Toute exaltation du vice doit être bannie, toute provocation sensuelle directe évitée et si quelque trouble en peut résulter, que ce ne soit pas par le fait de l'auteur de l'ouvrage dont la nocivité ne viendrait que de son exposition malencontreusement offerte à des esprits trop jeunes ou pervers.

Voilà, me semble-t-il, le plus sûr critérium qui doit servir pour apprécier si tel ou tel ouvrage comporte ou non un outrage aux bonnes mœurs.

Et c'est à la lumière de ce critérium que nous pouvons dire que le roman de Madame Bovary, pour si réaliste qu'il soit, ne contient aucun éloge de l'immoralité, aucune excitation directe des sens pour tout lecteur averti et équilibré.

L'excitation à la débauche, l'incitation au vice ! Certes pareille imputation dirigée contre Flaubert fait sourire quand on regarde les progrès faits depuis cent ans dans la littérature et le bain de boue dans lequel tant d'auteurs modernes plongent leurs lecteurs.

Que dirait M. l'Avocat Impérial Pinard s'il vivait de nos jours et si sa voix n'était pas complètement couverte par la vague envahissante de la pornographie contre laquelle il tenterait de s'élever ?

Je crois donc que nous pouvons dire en toute sérénité que Gustave Flaubert méritait bien l'acquiescement prononcé par les juges de Paris en 1857.

Loin de moi la pensée d'entreprendre un plaidoyer. J'ai voulu me borner à dégager de l'évocation du fameux procès le fil conducteur qui doit nous servir pour asseoir nos jugements dans la complexité des questions que ce procès soulève.

Le plaidoyer, il a été fait de façon magistrale par M^e Sénard, l'avocat de Flaubert, devant ses juges.

Vous allez maintenant entendre la parole d'un maître du Barreau, l'éminent Bâtonnier Macqueron. Dans sa voix, nous sentirons passer le souffle même qui animait le verbe éloquent de celui qui fut précisément le défenseur de l'illustre écrivain, le grand avocat Sénard.

M. le Bâtonnier Macqueron est le digne successeur de M^e Sénard dans la noble profession qu'il exerce, et en même temps son descendant direct, son arrière-petit-fils, héritier des traditions reçues de lui.

Nous avons hâte de l'entendre.

Avant de lui donner la parole, qu'il me soit permis d'émettre une observation personnelle qui sera la conclusion à l'introduction que je devais à cette cérémonie.

Laissez-moi vous livrer un argument que j'aurais cru devoir insérer dans le jugement d'acquittement si, vivant à l'époque, j'avais eu l'honneur et la charge de m'en voir confier la rédaction.

Flaubert a fait dans son roman de *Madame Bovary* œuvre réaliste — c'est vrai — crûment réaliste parfois c'est vrai. Je vous ai dit qu'il n'a pas fait œuvre immorale parce qu'il n'a pas fait l'apologie de la faute ni provoqué à la perpétration de la faute. Je dis mieux : il a fait œuvre morale parce que, avec un art bien supérieur à celui de l'auteur qui, suivant une formule facile mais un peu usée, montre le châtement du coupable. Après avoir décrit le crime, Flaubert a, en définitive, laissé dans la bouche de son lecteur ce goût de cendre qui suit l'absorption d'un nectar frelaté, il conduit son lecteur à une amertume, à ce dégoût profond qui suit la faute, à ce flétrissement de l'état trompeur de la volupté malsaine, et je vois là, très discrètement voilée mais combien pénétrante, l'incitation la plus habile et la plus efficace à ne pas tomber dans les égarements qu'il a dépeints.

Cette tristesse poignante que nous communiquons Flaubert à la fin de son roman n'est-elle pas la leçon suprême qui se dégage de tout l'ouvrage ?

Ecoutez plutôt :

A côté du mari, debout près de la couche où expire M^{me} Bovary, l'épouse infidèle repentante prononce ces mots lourds de sens profond que Flaubert met dans sa bouche : « J'ai soif. — Oh j'ai bien soif ! Ce n'est rien ! Ouvre la fenêtre ! J'étouffe » et après une affreuse nausée : « Ah c'est atroce mon Dieu ! » — Puis à côté de ce mari écroulé qui lui passe la main dans les cheveux, lentement, en un geste dont la douceur surcharge sa tristesse, à côté de son mari qui sent tout son être sombrer dans le désespoir à l'idée qu'il faut la perdre, quand au contraire elle avoue pour lui plus d'amour que jamais ; Flaubert nous montre Emma Bovary entrant en agonie en songeant qu'elle en a fini avec toutes les trahisons, les bassesses et les innombrables convoitises qui l'avaient torturée, ne haïssant personne, sentant une confusion de crépuscule s'abattre sur sa pensée, s'élevant au-dessus de tous les bruits de la terre et n'entendant plus que l'intermittente lamentation de son pauvre cœur, douce et indistincte, comme le dernier écho d'une sympathie qui s'éloigne.

 CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Madame Bovary et l'Angleterre

FRENCH SECTION
LONDRES DERNIÈRE

Jeudi 6 Juin 1957

Written : L. Bloncourt.

Typed : L. B.

La radio anglaise — The British Broadcasting Corporation — a produit, le jeudi 6 juin 1957, une émission de M. L. Bloncourt sur Madame Bovary et l'Angleterre.

La B. B. C. de Londres a bien voulu nous transmettre le texte de M. Bloncourt, que nous reproduisons avec plaisir, en adressant à ceux qui ont bien voulu nous aider (Miss Marjorie Glock, Mrs. L. Brand, Mrs. P. Couster et M. Bloncourt lui-même) l'expression bien sincère de notre gratitude.

C'est en 1857 que *Madame Bovary* parut pour la première fois. Ou plutôt, c'est en avril 1857 que l'éditeur Michel Lévy publia l'œuvre de Flaubert (dont il avait acheté pour 800 francs l'exclusivité pour cinq ans !), mais il y avait eu une publication pré-originale, comme on le sait, en 1856, dans la « Revue de Paris ».

Madame Bovary, dont mon propos n'est pas de retracer l'odyssée en France au moment de sa parution, eut une carrière assez mouvementée en Angleterre, pour que son centenaire soit l'occasion d'une étude des remous que le livre causa de ce côté-ci de la Manche et de l'influence qu'il eut sur la littérature anglaise.

Je voudrais d'ailleurs ici remarquer combien il est curieux de découvrir (en faisant quelques recherches sur un sujet donné) mille résonances inattendues, mille détails historiques et sociaux que l'on ne soupçonnait pas et qui finissent par s'ordonner autour du sujet principal en lui donnant un relief original.

La destinée de *Madame Bovary* en Angleterre ne peut être suivie si l'on ne rappelle brièvement le climat moral de la bourgeoisie britannique vers le milieu du 19^e siècle. L'esprit puritain victorien tyrannisait alors la société et en particulier les artistes, qui ne pouvaient s'exprimer (sans s'attirer les foudres de la censure bien pensante) qu'en obéissant aux normes étroites imposées aux classes moyennes de l'Angleterre par la révolution sociale qui s'opérait.

C'est là, d'ailleurs, un aspect de l'époque que l'on oublie trop souvent : la Reine Victoria est représentée comme la grande prêtresse de ce puritanisme parfois forcené, mais, en réalité, l'esprit victorien existait bien avant elle ; elle ne fit que suivre le mouvement pour ainsi dire. G. M. Young, dans un ouvrage consacré à Tennyson, fait ressortir à-propos que les Allemands, dès 1805 (14 ans avant la naissance de la Reine Victoria) avait inventé le mot « Englanderie » pour désigner

l'espèce de camisole de force morale dans laquelle était serrée la société anglaise ! Et, en effet, cette soif de pureté était due, d'une part, au mouvement évangélique du 18^e siècle, et d'autre part, à un geste de défense des classes bourgeoises et petite bourgeoisie, devant l'émancipation rapide et alarmante des basses classes. La moralité, l'excès de moralité était une barrière entre le peuple et les « gens respectables ».

On imagine dès lors l'horreur causée par le réalisme et le naturalisme prôné et pratiqué par les écrivains français.

Certes, Flaubert ne fut pas l'objet unique, ni même le plus détesté, de l'exécration puritaine, mais il en eut sa part.

Venons-en donc à 1857, année de la publication originale de *Madame Bovary*. Cette année-là, précisément, certains magistrats anglais, véritables inquisiteurs de la morale publique, avaient lancé un mouvement dont le but était d'arriver à faire porter des tabliers aux statues !... Evidemment, le moment était mal choisi pour dépeindre aux anglais la décadence de la vertu provinciale. Dès la parution en France, la « Saturday Review » (une des nombreuses publications qui faisait la loi en matière artistique), la « Saturday Review » déclara : « Le caractère du personnage central est l'un des plus essentiellement dégoûtant qu'il nous ait jamais été donné de rencontrer ! »

« Quel plus grand crime pourrait commettre un auteur » — écrivait d'un autre côté le critique du « Quartely » — « que d'intéresser le lecteur à un personnage qui est moralement indigne ? »

Les années 1840 à 1860 se trouvèrent être en Angleterre parmi les plus sombres pour la littérature. Il est vrai que ce furent aussi celles où la pornographie la plus éhontée sévissait, faute de lois adéquates. Il avait donc fallu donner à la police certains pouvoirs qui, comme toujours, devaient conduire à des abus. Toutefois, *Madame Bovary* n'avait pas encore été traduit en anglais. La première édition publiée dans le Royaume Uni date de 1886 ; le chef-d'œuvre de Flaubert fut imprimé par un éditeur peu connu aujourd'hui, mais qui, pourtant, a l'immense mérite d'avoir été le premier à mettre à la disposition du public anglais les grands ouvrages de la littérature étrangère au 19^e siècle.

Le nom de cet éditeur, qui a d'ailleurs laissé de pittoresques mémoires, est Vizetelly. Il s'était de bonne heure spécialisé dans la littérature française et avait fait traduire George Sand, Daudet, Mérimée, Balzac et, à présent, Flaubert et Zola.

Vizetelly ne fut pas inquiet tout de suite. Les conséquences de son audace se firent attendre. Mais le 31 octobre 1888, il fut arrêté et traîné devant le tribunal. L'accusation se donna libre cours. Vizetelly était stigmatisé pour avoir publié particulièrement *Madame Bovary* et *La Terre*. « Je ne crois pas, s'écria l'avocat général, qu'il se soit jamais trouvé rassemblé entre la couverture d'un livre autant d'obscénité bestiale que dans les ouvrages en question ». Pour bien prouver sa thèse, l'avocat général se mit à lire quelques passages, mais un des membres du jury protesta aussitôt et s'opposa à ce que cette littérature immorale et subversive soit lue publiquement au tribunal. Il est difficile de se faire une idée de l'héroïsme d'un éditeur comme Vizetelly ; sa lutte pour le droit des éditeurs et des auteurs a donné au public autre chose que des ouvrages dignes de l'école est rien moins qu'héroïque. Il composa un mémoire qu'il soumit au tribunal, prouvant que si l'on condamnait les œuvres de Zola et de Flaubert, il faudrait logiquement faire disparaître aussi les plus célèbres chefs-d'œuvre de la littérature anglaise. « En ce qui concerne *Madame Bovary*, dit l'éditeur, il y a près de deux ans que

la traduction circule librement en Angleterre. Est-il donc dorénavant impossible de décrire la vie sous son jour authentique dans des œuvres de fiction littéraire, parce qu'en soulevant le voile, on fait apparaître un état de chose qu'il ne convient à des fillettes de quinze ans de contempler ? » Mais les censeurs n'allaient pas se laisser toucher par des arguments aussi valables, Madame Bovary fut condamnée à être retirée de la circulation. Vizetelly, l'année d'après, reprenait la publication des contemporains français et, cette fois, malgré son grand âge (69 ans), il dut subir trois mois de prison... Sa santé ne s'en remit pas ; il mourut en 1894, comme nous l'avons dit. Il est presque complètement oublié aujourd'hui.

Il est certain que sans l'étonnante ténacité de l'éditeur londonien, Flaubert n'eut pas été si tôt connu en Angleterre et Madame Bovary ne serait pas devenue le bréviaire de toute une génération littéraire, parmi laquelle il faut mettre au premier rang George Moore, Aubrey Beardley, Walter Pater et Henry James.

Walter Pater, dès 1860, avant la traduction officielle de Vizetelly, s'était attelé à la tâche de traduire chaque jour une page de Madame Bovary pour apprendre d'un maître le choix irremplaçable des mots. Et c'est à travers la même admiration pour le livre de Flaubert que Pater et George Moore bâtirent leur amitié. Moore trouvait pour la première fois en l'auteur de « Marius l'Epicurien » un compatriote pour qui la forme était aussi importante que les idées et qui prenait (à l'exemple de Flaubert) un soin infini pour composer ses phrases.

Quand à George Moore, Flaubert (qu'il avait d'ailleurs un peu connu à Paris) devint son idole. Il est l'auteur anglais qui a le plus subi l'influence de son maître français et son œuvre fourmille de ressemblances tellement étranges qu'on est parfois amené à se demander si elles sont totalement inconscientes. Jusqu'à l'emploi très particulier que fit Flaubert des parfums et des couleurs, se retrouve comme un décalque dans l'œuvre de George Moore. Prenons quelques exemples frappants de ce parallèle : Moore, dans son livre « A Modern Lover », fait le portrait suivant : « La bouche était grande, sensuelle, le nez très petit et bien formé, mais les narines étaient proéminentes comme celles d'une négresse ».

Ecoutez à présent Flaubert : « Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune... Il la supposait d'origine andalouse ou créole, peut-être ». Ou encore, chez George Moore, ce passage : « Elle cueillit une rose et en écrasa les douces feuilles sur ses lèvres, puis la lui donna afin qu'il fut lui aussi imbibé de son parfum... Et chez Flaubert : « Puis elle posa un pétale de fleur entre ses lèvres et la lui tendit à becqueter ».

Même dans les gestes et dans les attitudes des personnages, George Moore répète (sans le savoir peut-être) les images de son maître Flaubert. Ne croirait-on pas retrouver dans les deux textes suivants une adaptation simplement un peu libre :

« Il prétendait se livrer à une inspection minutieuse irritante d'une pile de gravures anciennes, les élevant chacune à son tour contre la lumière, puis la rejetant dans le tas », et : « Il mania les spécimens étalés, prétendait en discuter la forme et la couleur, et Frédéric se sentait irrité de son air de méditation ».

Moore, qui avait « découvert » Madame Bovary, se fit en Angleterre le théoricien de l'adultère comme élément artistique du littérateur.

Ainsi, objet de scandale et d'anathème pour la société victorienne,

Madame Bovary devait devenir une des sources de l'inspiration littéraire, et Henry James, dans la préface qu'il écrivit pour une nouvelle édition de *Madame Bovary* au début du siècle, donna un verdict définitif en disant : « Que *Madame Bovary* ait été, il y a si peu de temps, la cause de la réprobation des esprits supérieurs, est une démonstration de l'inconscience de ces esprits supérieurs. Car, que les esprits supérieurs — c'est-à-dire gouvernemental, officiel, légal — n'aient pas su reconnaître une œuvre à sa valeur, passe encore ; mais qu'ils aient été assez aveugles pour céder à la haine aveugle et pour livrer à la postérité la démonstration de leur ignorance, voilà ce qui dépasse l'imagination, ce qui n'est plus digne que d'une profonde pitié ».

L. BLONCOURT.

Ernest Renan vu par Flaubert ... et quelques autres

Ce grand historien était de deux ans plus jeune que Flaubert qui fit sa connaissance — comme celle de Michelet et d'autres littérateurs — aux dîners Magny.

En 1859, Flaubert est indigné par un éreintement, paru dans la « *Revue Européenne* » (1), de Renan qui vient de publier une traduction du « *Livre de Job* ».

Alors qu'il prend quelque repos à Vichy — chose extrêmement rare dans sa vie — Flaubert lit beaucoup plus qu'à son ordinaire, ce qui n'est pas peu dire. C'est en 1862. La « *Vie de Jésus* », si remarquée, louée par les uns, vivement critiquée par les autres et qui provoqua des controverses, d'après discussions, voire des « autodafés » en certains endroits, dont l'éditeur fut le premier à se frotter les mains, la « *Vie de Jésus* » enthousiasma peu Flaubert. Quelques mois plus tard, lorsque l'œuvre eut paru en librairie, il en entretint M^{lle} Leroyer de Chantepie en ces termes : « Le livre de mon ami Renan ne m'a pas enthousiasmé comme il a fait du public. J'aime que l'on traite ces matières-là avec plus d'appareil scientifique. Mais à cause même de sa forme facile, le monde des femmes et des légers lecteurs y est pris. C'est beaucoup et je regarde comme une grande victoire pour la philosophie que d'amener le public à s'occuper de pareilles questions ».

A la mi-mai 1876, Flaubert reçoit « *Les Dialogues philosophiques* ». Il en entreprend immédiatement la lecture et ne les abandonne qu'après avoir tourné la dernière page du livre. Il écrit alors à Renan : « ...Je ne me souviens d'aucune lecture pareille ! A l'inverse de cette dame qui trouvait que vos pages lui faisaient froid au cœur, je me suis délecté dans votre œuvre comme dans un bain d'air chaud et parfumé. Comme c'est bien, comme c'est beau, et comme c'est bon ! Il est possible

(1) Du 15 octobre 1859, sous la signature de L. Benleur et intitulé : *Un Renan et son rôle dans la science contemporaine.*

que vous blessiez les catholiques et que les positivistes froncent le sourcil ; moi, vous m'avez « édifié » ! et quelle langue vous avez ! comme c'est à la fois noble et régalant !!... L'impossibilité du miracle, la nécessité du sacrifice (du héros, du grand homme), le machiavélisme de la Nature et l'avénir de la Science, voilà des points qui n'ont été traités par personne comme par vous et qui me semblent désormais incontestables ! Je vous remercie de vous être élevé contre « l'égalité démocratique » qui me paraît un élément de mort dans le monde... Que vous dirai-je de plus, mon cher Renan ? Je vous aime pour votre grand esprit, pour votre grand style, pour votre grand cœur. Vous m'avez honoré en inscrivant mon nom au seuil de votre libre et plus que jamais je me sens fier d'être votre ami. Je vais maintenant relire (et à la loupe) ce charmant et fort bouquin, puis un de ces jours, j'irai en causer avec vous... »

De son côté, George Sand publiait cette jolie page à propos des mêmes « Dialogues philosophiques » :

« Je suis de ceux pour qui un livre de M. Renan est comme un jour doux et clair où passent beaucoup de nuages tour à tour brillants et sombres, tous beaux de couleur et de forme. Le soleil est souvent voilé et puis les nuées se dissipent, et il reparait triomphant pour se voiler encore. On aime ces alternatives, qui sont l'image exacte de la conscience humaine aux prises avec l'idéal.

» La vraie puissance de ce merveilleux talent est dans sa douceur, dans sa modestie généreuse, dans l'esprit de véritable charité qui le pénètre et qui émane de lui. C'est un rare type de penseur. Epris de raison et de liberté jusqu'à tout sacrifier s'il le fallait à ces lois sublimes, il reste l'apôtre fervent du sens divin dans l'homme ; sa conviction désarme le positivisme le plus méfiant.

» Dire que le livre est beau, c'est dire ce qui frappe tous les lecteurs de M. Renan. Mais disons aussi qu'il est bon ; que son mérite n'est pas purement littéraire ; qu'il nous réconcilie avec le bon sens, tout en développant de plus en plus en nous le sentiment de l'idéal ; enfin, qu'il assure nos pas sur la terre, en aidant nos ailes à pousser. N'est-ce pas là, en effet, le grand, le vrai problème ? Ne faut-il pas que nous échappions radicalement aux illusions du passé et qu'en même temps nous gardions la foi et le culte des vérités sacrées sans lesquelles nous assimilerions les idées aux faits et perdriions la notion de la grande synthèse ? « La nature est immorale, nous disent les savants ». Elle ne fait pas de choix ; elle frappe sans souci du mérite des êtres ; elle obéit à des lois qu'aucune considération morale n'entrave et ne fait même hésiter. Voilà qui est vrai pour les forces de la matière ; mais que l'homme soit matière ou resprit, le voilà qui entre en lutte contre cette force aveugle et qui le combat à son profit ; aussitôt que vous lui accordez le discernement de ce qui est utile ou nuisible, il faut bien lui accorder la liberté et la connaissance du bien et du mal. Si la morale est un fait primordial, vérifié par l'expérience et au-dessus de tout raisonnement, la morale est, d'une certaine manière, dans la nature, car non seulement l'homme appartient à la nature, mais encore il en est, quant à notre monde, l'expression la plus haute, l'expression raisonnée ».

En mars 1878, Flaubert trouvera qu'il y a « des choses charmantes » dans le « Caliban », de Renan, mais que « ça manque de base, beaucoup trop ». On sait que ce « Caliban » fait partie d'une série de « Drames philosophiques » avec « L'Eau de Jouvence » (1880), « Le Prêtre de Némi » (1885), « L'Abbesse de Jouarre » (1886), et que ce nom, emprunté à « La Tempête », de Shakespeare, personnifie la tendance démocratique

et l'esprit scientifique par opposition à Prospero qui, lui, représente l'aristocratie.

C'est vers cette même époque qu'ayant dîné avec l'auteur de la « Vie de Jésus », Flaubert note : « Il a été merveilleux d'esprit et d'éloquence, et artiste ! comme jamais je ne l'avais vu ».

Le style de Renan est aussi élégant, aussi simple, aussi limpide que l'était son langage. Il suffit, pour s'en faire une idée exacte, de lire ce qui restera un des chefs-d'œuvre de la langue française : « Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse » (1883), dont Flaubert n'a connu que la « Prière sur l'Acropole », publiée, en décembre 1876, par la « Revue des Deux Mondes », et à propos de quoi il écrit à son auteur : « ...Je ne résiste pas au besoin de vous remercier pour l'enthousiasme où m'a jeté votre « Prière sur l'Acropole ». Quel style ! Quelle élévation de forme et d'idées ! Quel « morceau » ! Je ne sais s'il existe en français une plus belle page de prose ! Je me la déclame à moi-même tout haut, sans m'en lasser. Vos périodes se déroulent comme une procession de Panathénées et vibrent comme de grandes cythères. C'est splendide ! et je suis sûr que le bourgeois (pas plus que la bourgeoisie) n'y comprend goutte. Tant mieux ! Moi, je vous comprends, vous admire et vous aime ».

Nous nous représentons très bien Flaubert parcourant de long en large son cabinet de Croisset et « gueulant », comme il disait, cette magnifique péroraison : « Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le dieu unique. Les larmes de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. (Après la lecture de cette phrase, Flaubert pose, dans ses carnets, cette interrogation : « Qu'en savez-vous ? ». Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre ou dorment les dieux morts » (2).

Dans ces carnets où il notait plus particulièrement les réflexions que lui suggéraient ses lectures, Flaubert, après avoir remarqué que la « Vie de Jésus » est dédicacée par Renan à sa sœur et le « Saint Paul » à sa femme, ajoute : « Cette dédicace à deux femmes ne serait pas venue à un homme moins sentimental, plus préoccupé du juste ». Il n'est pas dupe des mots et « Les Apôtres » lui fait faire maintes remarques. Nous n'épinglerons que celle-ci pour être bref : « La question seulement est de savoir si une société peut tenir sans une censure des mœurs privées et si l'avenir ne ramènera pas quelque chose d'analogue à la discipline ecclésiastique que le libéralisme moderne a si jalousement supprimée... Flaubert remarque : « Haine de la liberté, fonds socialiste, manchette d'évêque qui perce ? Il n'y avait point calcul, pourtant, de la part de Renan — qui, par ailleurs, a écrit : « Le but du monde est le développement de l'esprit et la première condition du développement de l'esprit, c'est la liberté ! » (3) — mais seulement une manifestation dont on trouve de nombreuses répétitions dans son œuvre, de sa nature complexe qu'il a, d'ailleurs, franchement reconnue et expliquée lui-même : « Bon gré, mal gré, et nonobstant tous mes efforts consciencieux en sens

(2) Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse : Prière sur l'Acropole (p. 72). Calmann-Lévy, Ed. Paris, 1909.

(3) Préface de Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse, Ed. Calmann-Lévy, 1909.

contraire, j'étais prédestiné à être ce que je suis, un romantique protestant contre le romantisme, un utopiste prêchant en politique le terre à terre, un idéaliste se donnant inutilement beaucoup de mal pour paraître bourgeois, un tissu de contradiction rappelant l'« hircocercf » de la scolastique qui avait deux natures » (Saint Renan).

Autant que Flaubert, Renan avait une estime particulière pour la perfection de la forme et, comme lui aussi, maître tout adonné à son œuvre, il sut résister à l'entraînement du succès, bien qu'il ait publié beaucoup plus d'ouvrages que l'auteur de *Salammbô*.

A propos de *Salammbô*, relevons dans le T. I des quatre derniers volumes (supplément) de la *Correspondance* (1954), cette lettre de son auteur : « Paris, nov. 1862 (?). — Cher Monsieur Renan, je suis si impatient ou pour mieux dire si anxieux d'avoir votre avis sur ma Carthaginoise, que je vous l'envoie dans sa demi-toilette (4). Excusez les bévues qui s'y trouvent et croyez moi, je vous prie, tout à vous ».

Mais revenons un instant à la « Prière sur l'Acropole » ; à propos de sa publication, Flaubert disait à Renan : « Je me la déclame à moi-même, tout haut sans m'en lasser », et à la Princesse Mathilde : « Ceci, qui reste admirable », rapporte Robert Kemp dans l'un de ses récents papiers sur la « Prière sur l'Acropole et ses mystères », un livre précieux de sa petite-fille, M^{me} Henriette Psichari : « Nous autres qui sommes des Latins, nous ne comprenons guère ces natures rêveuses, un peu troubles et toujours flottantes, comme des nuages ; il faut les prendre ainsi pourtant. Leur mouvement oscillatoire paraît de la versatilité. Rien, au contraire, n'est plus solide ».

Jules Michelet dit à Renan, dans un billet à propos de « Saint Paul », rédigé en Syrie comme l'on sait et qui venait de paraître (1869) : « Je vous emporte en Suisse et je vais vous lire avidement. J'ai entrevu des pages délicieuses de voyage, mais la préface aussi, « tellement sombre ». Pourquoi ? Associons-nous à ce pauvre monde nouveau, qui souffre, souffre tant. Et espérons pour lui. Ne vous plaignez pas trop, admiré, aimé de tant d'âmes ».

Un jugement de haute impartialité littéraire, c'est celui d'Emile Fayet : « Les deux plus grandes intelligences du 19^e siècle, Sainte-Beuve et Renan, n'ont rien inventé, mais se sont donné la peine, je veux dire le plaisir de tout comprendre à fond, ce qui est une manière d'inventer... (5)

Enfin, dans l'article du « Temps » du 9 octobre 1892, par quoi il saluait Renan, mort au Collège de France le 2 du même mois, Anatole France écrivait : « Ernest Renan fut de tous nos contemporains celui qui exerça la plus grande influence sur les esprits cultivés et celui qui ajouta le plus à leur culture. Beaucoup peuvent dire avec celui qui écrit en pleurant ces lignes et qui sent la plume travailler entre ses doigts : « Nous avons perdu notre maître, notre lumière, notre chère gloire ! » (6)

Maurice HALOCHE.

(4) Envoi d'un exemplaire en « bonnes feuilles », *Salammbô* fut mis en vente dès le 28 novembre 1862, bien que le titre portait la date de 1863.

(5) *La Revue* du 1^{er} mars 1910 (Un réquisitoire contre Renan).

(6) *La Vie Littéraire*, 5^e série. — Calmann-Lévy, édit., Paris, 1940. — Renan lui remettait, en 1883, un précieux exemplaire sur hollandaise des *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, enrichi de cette belle dédicace : « A M. Anatole France, dont la sympathie m'est si précieuse et si chère. — Ernest Renan ».

EN MARGE DE MADAME BOVARY

Les Tableaux de Joseph Court

Depuis longtemps et surtout à l'occasion du centenaire de la parution de *Madame Bovary* (1857-1957), les critiques et exégètes, n'ayant point sous la main le portrait de Delphine Delamare, dont on affirme qu'elle fut le prototype d'Emma Bovary et dont on ne sait d'ailleurs pas si elle fut brune ou blonde, se servent de deux portraits du peintre rouennais Joseph Court (1797-1865), intitulés, l'un : *La Vénitienne au Bal masqué* ; l'autre : *Rigolette au travail*, tous deux actuellement déposés au Musée de Peinture de Rouen (salle numéro 20) et affirmant qu'il s'agit bien là de la célèbre héroïne de Gustave Flaubert.

Sous des signatures illustres et dans des présentations impeccables (1), le rapprochement est fait et l'on se trouve bon gré mal gré, de par la volonté des sourciers et des éditeurs, en présence... d'une des plus curieuses mystifications littéraires qu'on puisse enregistrer.

Notre Société a protesté à plusieurs reprises contre cette façon (on peut le dire puisqu'il s'agit de clichés)... d'opérer (2), mais les légendes sont tenaces et les critiques littéraires pas toujours bienveillants (on serait presque tenté d'écrire : honnêtes) devant, cependant, la mémoire d'un illustre écrivain et la gloire d'une œuvre immortelle.

Qu'il nous soit permis d'écrire, à ce sujet, la courte chronique que voici :

EN CE QUI CONCERNE JOSEPH COURT.

Joseph-Désiré Court naquit à Rouen, le 2 septembre 1797. Son père exerçait à Rouen, place Beauvoisine, la profession de coiffeur (le magasin existe toujours). Sa mère descendait du célèbre peintre Rigaud, l'illustre portraitiste des Rois de France. L'enfant fit ses études à Rouen, puis s'adonna définitivement à la peinture. Il se rendit à Paris... à pied, arriva dans la capitale le jour où les alliés (juin 1814) y faisaient également leur entrée et fut admis à l'étaulier de Gros. Il y fit de tels progrès que celui-ci n'hésita pas à écrire au Maire de Rouen : « Ce jeune homme fera honneur à son pays ».

Joseph Court, doué d'autant de talent que d'énergie, remporta le Grand Prix de Rome, le 6 octobre 1821, avec le sujet suivant : *Samson livré aux Philistins* et séjourna dans la ville éternelle. Il revint à Paris en 1827 et rapporta la *Mort de César*, qui connut les honneurs du Salon de 1827, toile actuellement déposée au Luxembourg. Il composa alors une autre toile célèbre : *La Scène du Déluge*, actuellement au Musée de Lyon.

Mais revenant d'Italie, Joseph Court n'y rapportait point que des tableaux et des esquives. Il y avait fait la connaissance d'une jeune

(1) Voir notamment : Documents Iconographiques (éditions 1944 et 1948), *Paris-Match* du samedi 3 novembre 1956, *Historia* du n° 125, avril 1957, et bien d'autres...

(2) Voir le dernier Bulletin n° 40 des Amis de Flaubert.

italienne, pénommée semble-t-il simplement Maria, qui devint son modèle et resta la compagne de sa vie.

Joseph Court, aussi bien à Paris qu'à Rouen, connut alors une très grande célébrité. Il fut le peintre des grands de l'époque : Empereurs, Rois, Princes, juristes, financiers et hommes d'Etat. Ses toiles — sans jamais peut-être connaître l'engouement des foules, car il était resté très classique dans le sillage des David et des Gros — avaient facilement preneurs.

L'intérieur de l'Hôtel de Ville de Paris fut décoré par ses soins. Enfin, à Rouen, lié d'amitié avec la famille Flaubert, il fit le portrait de plusieurs membres de la famille, notamment celui de Juliette Flaubert, fille du chirurgien Achille Flaubert et nièce, par conséquent, de Gustave, charmant tableau qui se trouve dans la chambre natale du romancier, Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen.

Court n'oublia jamais, bien au contraire, sa patrie d'origine. Il dota le Musée de Rouen de deux toiles célèbres : Boissy d'Anglas président la Convention le 1^{er} prairial an III et Réception de Pierre Corneille à l'Académie de Rouen.

Au décès d'Hippolyte Bellangé, alors Conservateur du Musée des Beau-Arts de Rouen, Joseph Court fut nommé à ce poste par arrêté préfectoral du 11 mai 1853 et entra en fonctions le 1^{er} juillet 1853. Il continua à exercer sa profession de peintre — les Conservateurs de l'époque ne touchaient qu'une indemnité de fonctions — et sa production ne se ralentit pas. A son décès, le catalogue de ses tableaux et études inachevées, encore en sa possession, se monte à 320 numéros. On peut affirmer qu'il en avait fait plus du double.

En octobre 1864, alors qu'il venait au Musée de Rouen, comme chaque matin, pour y peindre dès six heures, il prit froid et son état s'aggrava rapidement. Il regagna en hâte Paris pour y décéder le 22 janvier 1865.

L'inhumation eut lieu à Rouen et la ville, qui oublia totalement Flaubert, en 1880, lui fit de magnifiques funérailles. Un tombeau en mausolée lui fut élevé au Cimetière Monumental et son nom fut donné à une rue d'un des hauts quartiers de la ville.

EN CE QUI CONCERNE LES DEUX TABLEAUX DE JOSEPH COURT.

Comme nous l'avons dit ci-dessus, ces deux tableaux sont actuellement déposés au Musée des Beaux-Arts de Rouen, salle 20, et en vis-à-vis.

L'un est intitulé *La Vénitienne au Bal masqué*. C'est une toile de 0^m 93 × 0^m 74, qui porte, à droite et vers le bas, la signature : « Court, 1837 ». Cette toile a été exposée à l'Exposition de Rouen, en 1837, sous le numéro 131, puis au Salon de Paris, en 1838, sous le numéro 355. C'est le portrait d'une jeune italienne brune, au teint mat, aux grands yeux noirs, aux cheveux en bandeau, coiffée d'un feutre gris avec une grande plume d'autruche blanche. Elle tient son masque à la main et sa robe de soie l'enveloppe avec infiniment de grâce.

Cette toile est entrée au Musée de Rouen, à la suite du legs de M^{me} Martin, née Leudet, et en 1886.

L'autre est intitulée *Rigolette à son travail*. C'est une toile de 1^m 12 × 0^m 80, qui porte, à gauche et vers le bas, la signature :

« Court, 1844 ». Cette toile a été exposée au Salon de Paris, en 1844, sous le numéro 416, et à l'Exposition Court, à Paris, en 1859, sous le numéro 43 ; elle représente la même jeune femme, d'un type italien indéniable, que celle de la toile précédente : **La Vénitienne au Bal masqué**, qui, assise auprès d'une table adossée à une fenêtre ouverte et en train de coudre, lève ses yeux vers une cage où pépient des oiseaux. La jeune femme a la tête sortie d'un bandeau brun, noué au menton. Contrairement à la toile précédente, celle-ci n'est jamais sortie du patrimoine de Joseph Court, car elle figure à l'inventaire après son décès (M^e Ch. Pillet, notaire à Paris, 23-28 février 1866) et au Catalogue de la vente après son décès, sous le numéro 37, et sous la rubrique de : **Rigolette à son travail — Les Mystères de Paris** — ce qui laisse ou laisserait supposer, ou que la toile a été faite en corrélation avec la parution du célèbre roman d'Eugène Sue, paru effectivement en 1843, ou que cette toile a ou aurait servi à illustrer par la suite une des nombreuses éditions (il y en a eu 47) du roman **Les Mystères de Paris**.

On sait, en effet, que l'un des chapitres des **Mystères de Paris** est consacré aux amours de Rigolette, la jeune ouvrière, et de Germain ; que ce dernier est mis en prison et que la pauvre Rigolette attend patiemment le retour de son jeune amant. Il est même ajouté parfois, en sous-titre à ce tableau : **Rigolette cherchant à se distraire pendant l'absence de Germain**, mais nous n'avons pu exactement savoir l'origine et les raisons de ce sous-titre, les éditions d'Eugène Sue que nous avons eues entre les mains ne contenant aucun tableau ou reproduction du tableau de Joseph Court.

Le même modèle qui a servi aux deux toiles (il y en a d'ailleurs d'autres du même genre, notamment **Rigolette donnant à manger à ses oiseaux**) est, de manière irréfutable, M^{me} Joseph Court elle-même, la petite Maria rencontrée à Rome en 1821 et alors âgée de 15 ans. On y retrouve le même visage, les mêmes grands yeux noirs, les mêmes cheveux en bandeau et surtout le même menton pointu, qui furent les apanages de M^{me} Court et que décèle, à ne point douter, une photographie, d'une époque il est vrai postérieure à 1844, que la famille Court conserve précieusement et qui nous fut communiquée.

M^{me} Joseph Court est décédée le 2 mars 1883, sans enfant, mais laissant une nièce, M^{me} Duval, née Frédéric Court (ce dernier, frère de Joseph Court et lui-même coiffeur à Rouen, ayant succédé à son père, place Beauvoisine), ladite dame Duval-Court décédée récemment (juillet 1954), laissant deux enfants, un fils et une fille.

M^{me} Duval, née Court, répétait volontiers à ceux qui l'interrogeaient sur sa tante Maria : « C'est ma tante qui a posé pour les deux tableaux de Rouen ». Une telle affirmation corroborée par une documentation, dont nous avons cru devoir donner l'essentiel, devrait enfin permettre de faire un sort enfin libérateur à cette légende malencontreuse qui veut que Joseph Court ait reproduit Delphine Delamare, née Couturier, dans les traits de cette charmante italienne rencontrée à Rome et ayant vécu aux côtés de l'illustre peintre rouennais.

Peut-être pourra-t-on objecter qu'après tout, Gustave Flaubert, qui, tel Molière, prenait parfois son bien où il le trouvait et qui connaissait, rappelons-le, Joseph Court et sa famille (il y a eu des lettres entre eux qui malheureusement n'ont pas été conservées), pouvait parfaitement se servir du joli modèle pour son roman et pour évoquer la sensuelle et légère Emma Bovary, puisque les tableaux sont de 1837 et de 1844, donc avant que Madame Bovary ne fut même commencée. Mais, alors, que devient la parité (elle aussi presque sacramentelle) Emma Bovary :

Delphine Delamare, à laquelle d'ailleurs, soit dit en passant, beaucoup de flaubertistes ne tiennent plus guère... ?

On peut d'ailleurs, en réponse, faire observer qu'en prenant, dès 1851, date du début de la *Bovary*, comme modèle de la volage Emma, la compagne de Joseph Court, Gustave Flaubert eut commis là une indécatesse qui lui aurait été plus que reprochée. Il n'est guère possible d'envisager cette hypothèse.

En conclusion, on peut écrire que de près et de loin, il n'y a aucun rapport entre les deux tableaux et le portait d'Emma Bovary. D'où vient Emma ? On continuera peut-être à en discuter longtemps...

Puisse cette courte chronique mettre un terme à une suite d'équivoques dont notre Société ne déplorera jamais assez le côté peu artistique et peu louable. L'histoire, même littéraire, est une science, et l'hommage à rendre à une grande œuvre et à un nom illustre doit comporter, même si ce travail est quelquefois pénible, la recherche d'une absolue vérité aussi bien dans les sources que dans les conclusions.

Jacques TOUTAIN-REVEL

Président des Amis de Flaubert.

NOTE : Nous devons la plupart de ces précieux renseignements à M. René Sénilh, le trésorier de notre Association, qui, lié à la famille Court-Duval, est demeuré en possession de presque tous les documents concernant cette famille.

Nous le remercions d'avoir bien voulu nous communiquer ces textes.

En marge de Salammbô

Il y a une centaine d'années, Gustave Flaubert accomplissait son voyage aux ruines de Carthage pour s'y documenter sur **Salammbô**.

Parti de Croisset, le 12 avril, et de Marseille, le 16 avril 1858, le grand romancier, après avoir accosté l'Algérie, arriva à Tunis, le 24 avril. Il y séjourna jusqu'au 22 mai, et pendant un mois, eut le temps de se rendre sur les ruines carthaginoises pour y puiser les précieux éléments de son second roman : **Salammbô**, qu'il mettra cinq ans à composer, comme il l'avait fait pour **Madame Bovary**.

On sait combien fructueux fut ce voyage pour la composition de l'œuvre immortelle de Flaubert.

Une des coutumes cruelles de Carthage était l'offrande faite aux dieux Baal et Moloch, pour conjurer leurs colères, de sacrifices humains, plus particulièrement d'enfants vivants.

On a longtemps nié les holocaustes d'enfants, affirmant qu'il ne s'agissait, en réalité, que des sacrifices de jeunes animaux.

De documents recueillis par M. René Sénilh, membre du Bureau de notre Société et qui a bien voulu nous les communiquer, il résulte que plusieurs inscriptions votives, sculptées sur les murs du temple de Tanit, à Carthage, portent la trace indubitable de sacrifices humains et d'enfants encore en vie.

Un article paru dans *La Revue Tunisienne*, organe de l'Institut de Carthage, en 1925 (1), sous la double signature de MM. Eusèbe Vassel et François Icard, inventoriant les stèles découvertes, écrit, sous le numéro 152, ceci :

« Stèle en forme d'aiguille, face et revers unis, côtés pointillés avec soin. Le bas a disparu — hauteur, 0^m 23 ; largeur, 0^m 095 ; épaisseur, 0^m 095. L'inscription, qui est complète, se compose uniquement du mot : « Sacrifice », écrit en forts gros caractères et gravé à la roulette. Ce libellé, unique jusqu'ici, est d'un véritable intérêt. Rapproché des constatations de notre collègue au Comité, M. Pallary, il ne peut guère laisser de doute sur la nature de la victime et a un accent tragique ».

D'autre part, en juin 1922, sur la demande du docteur Nicolle, directeur de l'Institut Pasteur à Tunis, M. R. Anthony, professeur au Muséum d'Histoire Naturelle à Paris, eut l'occasion de faire une analyse de cendres trouvées dans des urnes votives recueillies à Carthage. En une note parue à l'époque (voir aussi un article de l'« Illustration » du 8 juillet 1922), M. Anthony conclut nettement qu'il s'agissait bien de cendres humaines venant principalement du corps de jeunes enfants.

*
**

Parmi les stèles trouvées à Carthage, l'une d'elles, décrite sous le numéro 154 dans l'étude sus-visée de MM. Vassel et Icard, révèle de très curieuses inscriptions puniques, notamment une en onze lignes, dédiée :

« Au seigneur Baal Shamaïm et à la dame, à Tanit — Face-de-Baal ; et au seigneur, à Baal-Hammon »,

qui furent les dieux célestes de Carthage et de la religion phénicienne.

*
**

Enfin, parmi les documents communiqués par M. Sénilh figurent deux lettres adressées par M. François Icard à M. Georges Le Roy, qui fut le très distingué Conservateur du Musée Flaubert à Croisset, en date, l'une, du 2 décembre 1924, et l'autre du 22 juin 1925, justifiant et expliquant les recherches faites dès 1922 pour élucider ce problème d'histoire scientifique et littéraire.

Flaubert, en précisant, dès 1858, que la religion phénicienne exigeait, à Carthage, des sacrifices humains et en particulier d'enfants vivants, n'avait donc rien inventé. S'il fut âprement critiqué sur ce point (et sur d'autres), les recherches postérieures devaient lui donner raison.

De telles précisions paraîtront utiles pour la proche célébration à venir du centenaire de Salammbô.

Jacques TOUTAIN-REVEL

Président des Amis de Flaubert.

(1) Opuscule spécial, édité par l'Imprimerie Guénard et Franchi, 84, rue du Pacha, Tunis 1925.

A propos d'un volume de prix retrouvé de Flaubert au Collège Royal de Rouen (1838)

Un libraire parisien, dans son plus récent catalogue, offrait aux amateurs une précieuse relique flaubertienne : le volume *Prix d'Histoire Naturelle*, décerné le 20 août 1838 à l'élève Flaubert par les maîtres d'alors de « notre vieux Lycée ». L'exemplaire en vente portait l'ex-præmio, demeuré à l'intérieur du premier plat, avec la mention : « Classe de Seconde ». C'était un bon in-8°, en basane ancienne marbrée dos orné et petite guirlande sur les plats, avec, au centre, l'écusson du Collège Royal de Rouen, tranches marbrées.

Ce « *Prix d'Histoire Naturelle* » n'était autre (curieuse rencontre) que les *Essais* de Guizot, l'ex-ministre, sur une autre histoire, l'*Histoire de France*, édités à Paris en 1836. Le livre avait connu quelques succès dès sa parution en 1823 et avait été réédité chez Pourrat, en 1833, édition plus facile à rencontrer aujourd'hui encore.

De nombreux signets, faits de menus fragments de lettres semblaient prouver avec quelle attention l'exemplaire décerné à l'élève Flaubert, en 1838, avait été lu et motivait sans doute le prix que le libraire demandait de sa trouvaille : trente mille francs français, de l'an 1957 !

Si l'on se reporte, pour les dates, à l'excellente étude, toute récente, de M. Pierre Labracherie, administrateur aux Archives Nationales, sur l'indomptable élève Gustave Flaubert, chef de file des insurgés philosophes de décembre 1839 (1), on apprend que notre Gustave terminait, en 1838, les années d'internat, assez rudes, dont il emportait, avec ce Guizot, sa dernière récompense. A la rentrée d'octobre 1838, il est externe libre et s'en réjouit : « Je n'aurai pas le collège pour m'embêter, écrit-il. Je suis externe libre, ce qui est on ne peut mieux ; dès maintenant, adieu, et pour toujours, aux pions et aux arrêts... »

Il se trompait beaucoup — comme on sait.

Remarquons ici que son professeur d'Histoire Naturelle au Collège Royal était le savant Pouchet, lequel demeurerait un ami.

Quant à son goût très passionné pour l'Histoire (tout court), il pouvait le devoir en partie aux leçons de l'érudit Cheruel, que les rouennais d'aujourd'hui n'ont pas tout à fait oublié non plus.

Signalons encore que vers cette date de 1838 — et en tout cas avant les tumultes de fin 1839 qui le chassèrent des bancs du Collège Royal — notre lauréat d'Histoire Naturelle avait fait imprimer, déjà, dans un journal local, *Le Colibri*, sa première œuvre, au titre promoteur et cocasse : « Une Leçon d'Histoire Naturelle, genre comimis », titre qui, dès alors, signale assez bien l'analyste à venir, le biographe de Bouvard et de Pécuchet, le « garçon ».

Et pourrions-nous conclure sans noter, en outre, qu'il était, somme toute, assez conforme aux usages, que le Proviseur d'un collège, même Royal, mais de Rouen, distribuât à ses lauréats de 1838 l'*Histoire de France* du doctrinaire et normand Guizot, puisque celui-ci groupait alors (contre Molé et ses fonds secrets) une coalition disparate (où Thiers, d'ailleurs, guettait ses profits), mais qui semblait à tous devoir être, en dépit du Roi-Citoyen, le Gouvernement des années à venir... celui dont on pouvait attendre un regard.

Henry LEFAI

Membre de la Société des Amis de Flaubert.

(1) Bulletin des Amis de Flaubert, année 1957, n° 10, page 2 et suivantes.

Ce que Huysmans pensait de Flaubert

Il vient de paraître aux Editions Minard, de Paris, les *Lettres inédites de J.-K. Huysmans à Camille Lemonnier*. Une de ces lettres, datée de mai 1877, contient sur Gustave Flaubert des appréciations qui ne s'apparentent point à la plus exquise des flatteries... mais la confraternité a de ces règles que la civilité ne connaît pas.

Flaubert, heureusement, avait pour Huysmans des sentiments de sincère admiration qu'on retrouve, en contre-partie et avec joie dans sa *Correspondance*.

Voici la lettre en question, accompagnée d'un commentaire de M. Léon Treich :

« Causons de Flaubert si vous le voulez bien. Je vais être obligé de vous dire des choses monstrueuses et invraisemblables, mais malheureusement vraies. Flaubert, qui est un merveilleux génie, un grand maître, n'a jamais été dessiné en portrait avec son intérieur comme fond. Cela serait donc intéressant à faire, si cela était possible, mais voilà le hic — ceci entre nous, n'est-ce pas ? — : « Quand ce grand écrivain ne tient pas la plume, il est imbécile comme un charcutier... »

» Et Huysmans conte à Camille Lemonnier avoir passé son dernier dimanche chez l'auteur de *Salammbô* et en être sorti « navré et plus triste » qu'il ne saurait le dire. Puis d'ajouter : « Zola m'a avoué que lui en avait été absolument malade les premières fois et que sa femme était obligée de lui faire de la tisane en rentrant ».

» Qui aurait cru à tant de sensibilité chez l'auteur de « Rougon-Maquart » ? Le Naturalisme n'empêche pas les sentiments.

» Mais Huysmans n'exagérât-il pas, comme il avait l'habitude de le faire à peu près sur tous sujets ? C'est possible, car il poursuit cette importante lettre en assurant que Flaubert n'avait pour amis littéraires que Zola, Goncourt, Daudet et Tourgueniev, et ce n'est pas absolument vrai. L'énumération est un peu trop limitative ; Flaubert connaissait George Sand et l'aimait ; il avait, d'autre part, pour filleul littéraire, Guy de Maupassant, à qui il rendit maints services, notamment pécuniaires.

» Quelques jours plus tard (juin 1877), Huysmans récidive :

« Je vous l'ai dit, Flaubert est un homme excellent, serviable, très dévoué pour ses amis, mais il ne faut pas discuter de questions d'art, il déraye (sic). C'est un singulier type de la différence qui peut exister entre l'écrivain et l'homme. Ajoutez à cela que c'est un artiste convaincu, tellement épris de son art qu'il nie tous les autres. Je lui ai entendu répondre à quelqu'un qui parlait de la peinture : « Est-ce que ça existe ? » Il est certain que l'on ne peut se figurer que c'est cet homme qui a fait ce chef-d'œuvre : *Madame Bovary* ».

Léon TREICH.

Le Soir, Bruxelles, vendredi 12 avril 1957.

Les Ventes des Manuscrits Flaubert

Les ventes des Manuscrits Flaubert se succèdent à la Salle Drouot (Paris).

Après les ventes Dupont et Docteur Graux, qui ont eu lieu aux dates respectives des 11-12 décembre 1956 et 13-14 décembre 1956, et dont nous avons parlé au Bulletin n° 10, voici d'autres ventes :

Vente de Livres anciens, Romantiques et Modernes le 20 mai 1957, à la Salle Drouot

- N° 199. — **Salammbô**, édition Ferroud, 1900, compositions de Rochegrosse. Deux volumes.
Adjugé 5.500 francs
- N° 200. — **Par les Champs et par les Grèves**, édition Carteret, 1924. 53 eaux-fortes de H. Jourdain.
Adjugé 48.000 francs

Vente Docteur Lucien Graux (4^e partie), 4 juin 1957

- N° 18. — **Gustave Flaubert : Novembre**, fragments de style quelconque, 1842, manuscrit autographe, un feuillet de titre et 96 feuillets écrits au recto et au verso, soit 192 pages.
Adjugé 410.000 francs
- N° 19. — **Gustave Flaubert : L'Education Sentimentale**, février 1843, repris septembre et octobre 1843, mai 1844, janvier 1845. Manuscrit autographe complet de 621 pages en 311 folios.
Il s'agit ici du précieux manuscrit de la première **Education Sentimentale** (1845), édité seulement en 1910.
Adjugé 1.300.000 francs
- N° 20. — **Gustave Flaubert : Par les Champs et par les Grèves**, daté par Flaubert du 3 janvier 1848 (récit du voyage en Bretagne de Maxime du Camp et de Gustave Flaubert du 1^{er} mai au 6 août 1847). Manuscrit entièrement autographe. 140 feuillets, 277 pages.
Adjugé 820.000 francs
- N° 21. — **Gustave Flaubert : Notes de Documentation**, prises par Flaubert pour **Madame Bovary**, 15 pages, provient de la vente Franklin-Grout, de novembre 1931 (n° 135).
Adjugé 300.000 francs
- N° 22. — **Gustave Flaubert : Le Candidat**, comédie en quatre actes. Manuscrit autographe, 142 feuillets, comédie représentée au Vaudeville le 11 mars 1874, provient de la vente Franklin-Grout de 1931.
Adjugé 190.000 francs
- N° 23. — **Gustave Flaubert : Le Candidat**, comédie en quatre actes. Brouillon préparatoire, 279 pages.
Adjugé 200.000 francs

N° 24. — Gustave Flaubert : **Le Sexe faible**, comédie en quatre actes.
Manuscrit autographe.

Cette pièce a été trouvée dans les manuscrits de Louis Bouilhet, décédé le 18 juillet 1869. La pièce fut entièrement remaniée par Flaubert, qui ne réussit jamais à la faire représenter.

Adjugé 200.000 francs

N° 25. — Gustave Flaubert : **Le Sexe faible**, comédie en cinq actes, provenant de la pièce de Louis Bouilhet, contenant manuscrit autographe de Flaubert, manuscrit de Louis Bouilhet, copie théâtrale.

Adjugé 80.000 francs

Vente Alfred Dupont — 2^e série — 18 et 19 juin 1957

N° 99. — Lettre de Flaubert à Ernest Feydeau du 2 juillet 1863, au sujet du livre de Feydeau : **Le Mari de la Danseuse**, publié en 1863, chez Lévy frères.

Adjugé 9.500 francs

N° 100. — Lettre de Flaubert à la Vicomtesse Lepic, sans autre date que : « Lundi soir, 11 heures ». Signée : « G. Flaubert, répétiteur à l'Odéon, costumier à l'idem, machiniste, souffleur éreinté... »

Adjugé 21.000 francs

N° 101. — Lettre de Flaubert à la Vicomtesse Lepic, sans autre date que : « Vendredi soir ». Flaubert est de retour du château de Rabodanges. Il a visité l'Abbaye de la Trappe.

Adjugé 10.000 francs

N° 102. — Lettre de Maxime du Camp à M. Parain, demeuré à Nogent-sur-Marne, le 25 juillet 1850, et où il est question de Flaubert et de leur voyage en commun.

Adjugé 5.000 francs

Des N°s 256 à 269 inclus. — Lettres de George Sand à Gustave Flaubert, échelonnées du 30 novembre 1866 au 8 octobre 1875. Il s'agit là d'une partie de la précieuse correspondance entre les deux Troubadours.

Vente Victor Hugo et autres — Salle Drouot 20 et 21 juin 1957

N° 76. — Lettre de Flaubert à Ernest Feydeau, Croisset, 1859 (à la suite d'un deuil éprouvé par Feydeau).

Adjugé 26.000 francs

N° 77. — Lettre de Flaubert à M^{me} Gustave de Maupassant, née Laure Le Poittevin, Paris, janvier 1863.

Adjugé 82.000 francs

Il a été, ce même jour, sous le n° 105, vendu un portrait à l'huile de Gustave Flaubert, peint à la trentaine et pour un prix d'adjudication de 110.000 francs

(Il y a lieu de noter que ce portrait ressemble singulièrement à Louis

Bouilhet, mais le catalogue de la vente le signale comme « un portrait de Flaubert, offert par lui à Solange Sand, fille de George Sand et épouse Clésinger »).

De plus, nous devons signaler les ventes suivantes qui ont eu lieu sous la rubrique Bibliothèque d'un Amateur, le jeudi 4 juillet 1957, Hôtel Drouot, salle n° 9 :

— Lettre Flaubert à M ^{me} de Luynes.....	53.600 francs
— Préface de Gustave Flaubert aux Dernières Chansons de Louis Bouilhet. Manuscrit autographe	55.000 francs
— Œuvres complètes de Flaubert, 19 volumes, Editions Conard, 1910	42.000 francs

**

Déplorons une fois de plus que ces précieux documents soient dispersés aux enchères, sans que les collectivités (on pense tout naturellement aux Bibliothèques publiques) puissent pratiquement les acquérir. Ces collectivités, en vertu d'une règle, trop absolue semble-t-il en pareille matière, n'ont pas — n'ayant point les fonds en poche et ne pouvant acquérir quoique ce soit qu'en vertu des délibérations longuement étudiées — sont largement dépassées par les particuliers qui poussent l'enchère et payent Cash.

Il y a bien un vague droit de post-emption en faveur de la Bibliothèque Nationale ou des Archives de France (qui pourraient rétrocéder les précieux objets acquis aux Bibliothèques de province), mais cette manière d'opérer semble ne point retenir l'attention des Administrations.

Qu'il nous soit permis d'ajouter qu'en ce qui concerne la Ville de Rouen — où tout Flaubert devrait être, à l'évidence, rassemblé — nous avons écrit, le 21 mai 1957, à l'Administration Municipale pour attirer son attention sur le caractère et l'occasion absolument uniques de ces ventes, notamment celles de la bibliothèque du docteur Lucien Graux. Il eut été aisé, avec un peu de célérité, ou de recueillir les fonds nécessaires ou d'obtenir la rétrocession des objets enchéris.

Notre lettre est restée sans réponse. S'agissant de Flaubert et du patrimoine littéraire de la Ville de Rouen, nous ne pouvons que le regretter...

Vente du Prix d'Histoire donné à l'élève Flaubert (Gustave) au Collège Royal de Rouen

A la suite de l'article paru ci-dessus de M. Henry Lefai sur le prix d'Histoire donné à l'élève Flaubert (Gustave), au Collège Royal de Rouen et en 1838, indiquons que ce volume a été récemment vendu par la librairie Rossignol, 8, rue Bonaparte, Paris-6^e, pour le prix marqué au catalogue de 30.000 francs.

Regrettons une fois encore que les libraires de Paris, qui possèdent à peu près exclusivement les manuscrits, brouillons, études et lettres de Flaubert, oublient d'en avertir sa ville natale. Cet ouvrage aurait été aisément racheté par les anciens élèves du Lycée Corneille (ancien Collège Royal), en souvenir de leur illustre aîné.

ÉCHOS ET NOUVELLES

A la Bibliothèque Lovenjoul

M. Jean Pommier, conservateur de la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly (Oise), nous écrit ceci (31-12-56) :

« Une bonne nouvelle. L'Institut m'a donné un Prix destiné à faciliter l'inventaire et le classement du fonds Flaubert de la Bibliothèque Lovenjoul. Je rémunère sur la somme mise à ma disposition une bibliothécaire de la Nationale, qui est en train de mettre cela en ordre. Evidemment, elle n'y peut travailler que lentement, mais enfin j'espère que l'année 1957 ne se terminera pas sans que le fonds soit en état ».

Notre Société le souhaite vivement. Les archives de la Bibliothèque Lovenjoul possèdent, en effet, avec les documents Flaubert, une précieuse correspondance de Louis Bouilhet qui serait fort intéressante à connaître.

**

Dans l' « Echo de la Mode » du 30 juin 1957 (n° 26), on lit, concernant La Légende de Saint-Julien L'Hospitalier :

« Et voilà l'histoire de Saint Julien L'Hospitalier, telle à peu près qu'on la trouve sur un vitrail d'église dans mon pays ».

Ces lignes, qui terminent le conte de Flaubert qui porte ce nom, nous en donnent l'origine. Mais on ne peut affirmer s'il s'agit d'un vitrail de la cathédrale de Rouen, qui possède une verrière du 13^e siècle représentant les scènes principales de la vie de Saint Julien, ou bien d'un vitrail de l'église de Caudebec-en-Caux, où l'on voit le saint agenouillé devant un cerf miraculeux. Dans la même église existe une petite statuette de Saint Julien L'Hospitalier qui a pu inspirer Flaubert. A noter que celui-ci écrivait, en 1879, à son éditeur Charpentier : « Je désirais mettre à la suite de Saint Julien le vitrail de la cathédrale de Rouen... En comparant l'image au texte, on se serait dit : Je n'y comprends rien, comment as-tu tiré ceci de cela ».

Flaubert écrivit ce conte à l'hôtel Sergent, à Concarneau, près de son ami Georges Pouchet, le naturaliste. Le texte parut, pour la première fois, en feuilletons dans « Le Bien Public », du 19 au 22 avril 1877.

**

Gabriel Reuillard à la Radio

Notre ami Gabriel Reuillard a bien voulu consacrer deux de ses interventions à la Radiodiffusion Française en faveur de notre Bulletin et de notre Société.

Nous reproduisons bien volontiers ces deux textes :

I. — Le Centenaire de Madame Bovary (Emission du 24 juillet 1957)

A l'occasion du centenaire de la publication de *Madame Bovary*, le Bulletin « Les Amis de Flaubert » apporte d'intéressants renseignements, entre autres, sur les manuscrits donnés et légués par l'héritière de l'écrivain, sa nièce Franklin-Grout, et ses représentants, à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. Ce sont : *L'Education Sentimentale*, *Carnets de Notes* et *Carnets de Voyage*.

Les « Carnets de Voyage » ont été reproduits dans l'édition récente des « Belles-Lettres », mais les « Carnets de Notes » ne paraissent pas encore avoir été l'objet d'une édition complète. Toutefois, M^{me} Marie-Jeanne Durry en a publié des fragments dans *Flaubert, Projets inédits* (Edition de la librairie Nizet, 1950, à Paris). Elle se propose, apprendront avec intérêt tous les flaubertistes (et il y en a de plus en plus dans le monde entier) d'entreprendre la publication, qu'on espère complète, de ces documents.

II. — Présence de la France en Orient (Emission du 28 juillet 1957)

On l'a proclamé souvent : nos grands écrivains sont, de même que nos professeurs, pour notre pays, des ambassadeurs efficaces à l'étranger.

Sur l'évolution moderne d'un Orient qui fit si grande impression sur Gustave Flaubert, le dernier Bulletin des « Amis de Flaubert » publie les passages essentiels d'une récente causerie du professeur honoraire de l'Enseignement, Marcel Boudet, faite à la Société Libre d'Emulation de la Seine-Maritime.

Ce voyageur, qui mit le pied sur le sol de la Macédoine il y aura bientôt un demi-siècle, établit le bilan de l'influence en langue française en ce pays en 1956 : 20.000 élèves y sont enseignés par 756 maîtres français dans dix-sept établissements.

Les maisons d'éducation que dirigent et où professent des religieux français sont légion. Une personnalité libanaise annonçait, il y a quelques mois, à la Radio, qu'il y avait en son pays 400 écoles françaises.

Le journal turc « Stamboul » publiait naguère : « On évalue à 30.000 le nombre des élèves qui sortent chaque année des écoles de Syrie ; à plus de 100.000, si on y englobe les écoles de Constantinople, d'Asie Mineure, d'Egypte ».

Le rayonnement de l'Ecole française d'Athènes est immense.

A Beyrouth, l'Ecole de Médecine, tenue par les Pères Jésuites français, est un Centre apprécié de nombreux étudiants indigènes. Les professeurs dépendent de la Faculté de Lyon.

M. Boudet cite quantité d'autres exemples et rappelle ce que disait naguère à des étudiants un Ministre de la Perse où, depuis le 13^e siècle, les élites parlent français : « Il faut une modification et une élévation dans la nature de nos idées et la façon de nos pensées, et pour atteindre ce but, le meilleur moyen est d'avoir recours à la langue et à la littérature françaises. Vous pourrez alors vous inspirer de la clarté, de la précision de ses pensées et de l'élégance de son style, combinant ses qualités au charme oriental de notre littérature ».

Gabriel REUILLARD.

Quand Flaubert allait à Ry...

Quand Gustave Flaubert allait à Ry, il donnait le bras à une fermière qui livrait des produits de sa ferme, tous les samedis, aux Delamare.

M. Champion, à la Huchette, offrait des dîners, et Flaubert donnait le bras à la jeune fermière.

Campion était artiste peintre et recevait des commandes de Napoléon III.

(Confidences recueillies de M^{me} Piard, petite-fille de la fermière dont s'agit).

Correspondance d'entre Flaubert et George Sand

La correspondance d'entre Flaubert et George Sand a déjà fait l'objet de nombreuses publications et études.

M. Alph. F.-J. Jacobs, dont on connaît la compétence et le zèle en la matière, publie dans le « Bulletin du Bibliophile 1956 », numéro 6, une remarquable et nouvelle étude sur la question.

Avec une précision étonnante, il rectifie de nombreuses erreurs de datation dans le classement des éditions de la Correspondance, publiée depuis 1910 et notamment en 1929-1930.

Cet opuscule est à posséder par tous les Amis de Flaubert.

Correspondance de Gustave Flaubert

Lettre à la Vicomtesse Lepic

M. Gaston Bosquet, l'un de nos fidèles amis, s'est rendu acquéreur, lors de la vente qui a eu lieu les 11 et 12 décembre 1956, Salle Drouot, à Paris (salle n° 7), d'une lettre inédite, écrite par Gustave Flaubert à la Vicomtesse Lepic (fille du Préfet de l'Eure, Janvier de la Motte), en date du : ... jeudi 17 (vraisemblablement octobre 1875) (1).

M. Bosquet nous autorise à en reproduire le texte :

Croisset, Jeudi 17.

Chère Madame,

Quelle gentille et bonne lettre que la vôtre — et comment y répondre dignement ? Je ne vois pas d'autre manière que de vous baiser sur les deux joues, sans façon, et très fortement. Cela étant fait, je vous expose mes perplexités.

Je viens d'envoyer un télégramme au bon d'Osmoy pour savoir oui ou non s'il va venir. — et Tourgueneff retenu dans son lit par la goutte remet son voyage de jour en jour. Donc NE SAIS-JE, quand je serai libre pendant toute cette fin d'Octobre.

De plus, au commencement de 9 bre je dois lire à Boulet (de la Gaité) notre sempiternelle Féérie — et à Carvalho, une comédie de Bouilhet où il y a de grands changements à faire. Jusques à quand restez-vous à Rabodange ?

Vous voyez COMME QUOI j'ai peur de n'y pouvoir aller, et je le regrette, car j'imagine que je m'y plainrais beaucoup. Je ne connais pas de compagnie agréable comme la vôtre et nous passerions ensemble de bonnes heures, j'en suis sûr !

A quoi employez-vous votre temps ? Travaillez-vous bien ? Moi, je lis du matin au soir sans désespérer, en prenant des notes pour un formidable bouquin qui va me demander cinq ou six ans. Ce sera une espèce d'encyclopédie de la Bêtise moderne. Vous voyez que le sujet est illimité.

Dites pour moi à M. Lepic tout ce que vous pourrez trouver de plus aimable — en en gardant une bonne part pour vous, — et croyez-moi, chère Madame,

Votre très affectionné,

G. FLAUBERT.

(1) Lettre adjugée 14.000 francs.

EN MARGE DU CENTENAIRE DE MADAME BOVARY

Dans notre dernier Bulletin des *Amis de Flaubert* (n° 10), nous avons signalé un certain nombre d'articles ou de manifestations littéraires et artistiques ayant entouré la célébration du Centenaire.

Voici une liste complémentaire de ces hommages :

I. — *Revue de l'Histoire Littéraire de la France*, janvier-mars 1957.

Cette précieuse Revue, qu'anime de tout son zèle notre sympathique vice-président et ami, M. Jean Pommier, professeur au Collège de France, a consacré la presque totalité du numéro trimestriel (janvier-mars 1957) à Flaubert et à Madame Bovary.

C'est d'abord une excellente étude de miss Constance West, une de nos fidèles adhérentes, professeur à Englefield Green (Angleterre), sur la première rencontre Gustave Flaubert-Harriet Collier, à Trouville, en juillet 1842 (et non pas en 1837 comme il a été maintes fois indiqué par erreur).

Cette étude rappelle utilement les *Mémoires* et les *Written by Request* de Gertrude Collier, sœur aînée d'Henriette, dont la traduction a paru dans le Bulletin Flaubert, n° 7, sur étude en anglais de M. Ch. Spencer (1) et complète les deux articles parus sur le même sujet, sous la signature de M^{me} L. Chevalley-Sabatier, dans les Bulletins Flaubert, nos 8 et 9. Elle donne d'excellents détails sur le séjour des Flaubert à Trouville.

Le même numéro de la *Revue de l'Histoire Littéraire de la France* publie, sous la signature du chanoine L. Letellier, un de nos meilleurs critiques de Louis Bouilhet, un excellent article commentant plusieurs lettres inédites de Flaubert et de Bouilhet à Jean Clogenson, qui fut successivement préfet de l'Orne, conseiller à la Cour d'Appel de Rouen et membre de l'Académie des Belles-Lettres de Rouen (honneur qui n'échut ni à Flaubert, ni à Bouilhet). Cet article est à lire, car il contient les plus précieux renseignements sur les pièces de Louis Bouilhet, jouées, comme on le sait, avec des succès différents sur plusieurs scènes parisiennes.

Suit alors un article — documenté comme l'auteur sait en écrire — sur Flaubert et George Sand; de notre ami Alph. F.-J. Jacobs.

M. Jacobs nous avait déjà fait le plaisir et l'honneur d'une remarquable étude sur George Sand à Croisset (Bulletin n° 8). Il détaille l'illustre amitié des deux écrivains lors de leurs séjours à Paris. Un excellent index biographique des noms cités complète heureusement cette étude.

Le même numéro contient deux autres études, intitulées : *L'Exploitation Artistique d'une source lyrique chez Flaubert*, où l'auteur, Germaine-Marie Masson, cherche à établir les éléments romantiques dont Flaubert s'est servi lors de la composition de ses œuvres, notamment *Salammbô* et *l'Education Sentimentale*.

(1) Du nouveau sur la Jeunesse de Flaubert. Texte anglais de Ph. Spencer, traduction G. Bosquet.

De *Volupté à l'Education Sentimentale*, où l'auteur André Vial rapproche la composition de l'ouvrage de Sainte-Beuve, de celle de l'ouvrage de Flaubert et pose implicitement le problème littéraire suivant : Quelle fut l'influence de *Volupté* sur l'*Education Sentimentale* ?

II. — Dans le « Soir » de Bruxelles du dimanche 17 février 1957, Léon Treich écrit sous le titre : « Il y a cent ans, Flaubert écrivait à « La Revue de Paris » et commente la lettre désormais célèbre de Flaubert à Laurent Pichat, directeur de la « Revue de Paris », protestant contre les coupures faites par Maxime du Camp et par lui-même, Laurent Pichat, dans le texte de Flaubert, lors de la parution du roman, en 1856, dans la « Revue de Paris ».

L'original de cette lettre a été vendu par la librairie Loliée, rue des Saints-Pères, à Paris, en février 1957, pour le prix de 135.000 francs.

III. — Dans la « *Guilde du Livre* » de mars 1957 — Bulletin mensuel, n° 3, publié à Lausanne — Elisabeth Forquerol consacre deux bonnes pages à la célébration du Centenaire.

IV. — *Mercur* de France, avril 1957 :

Dans le « *Mercur* de France » d'avril 1957, M^{me} Marie-Jeanne Durry — dont on se rappelle la très brillante conférence qu'elle fit aux Amis de Flaubert et à Rouen, le dimanche 19 décembre 1954 — célèbre à sa manière le Centenaire de la *Bovary*. Elle analyse avec beaucoup de talent et de goût le caractère si féminin de la pauvre Emma.

V. — *Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1957 :

Dans la « *Revue des Deux Mondes* » du 15 avril 1957, M. Maurice Levailant, membre de l'Institut, dont on lit toujours avec le plus grand profit les articles, notes et nouvelles concernant Flaubert et son œuvre, fait un excellent résumé chronologique des événements ayant accompagné, il y a cent ans, la parution de *Madame Bovary*.

M. Maurice Levailant ne paraît pas — heureusement ! — faire grand crédit des « sources classiques » de *Madame Bovary* (Ry, le portrait de M^{me} Joseph Court, M^{me} Pradier et ses fameux *Mémoires*, dictés pour Flaubert (?), le pharmacien Bellemère, etc., etc.). C'est tant mieux, car il faut — reconnaissons-le — un certain courage pour arracher tout ce fatras de stupides légendes à la genèse, pourtant bien simple à comprendre, de ce roman essentiellement composite qu'est *Madame Bovary*.

VI. — Dans *Les Nouvelles Littéraires* du 25 avril 1957 :

M. René Dumesnil consacre un article au Centenaire, duquel nous extrayons volontiers ce qui suit :

« ...Rentré à Croisset — d'où il était parti au début d'octobre 1849 — Flaubert se retrouve, en juin 1851, devant son écritoire, la tête encore bourdonnante de tout ce qu'il a vu et qu'il va maintenant regretter... Que de fois reverra-t-il, à travers les paysages normands qu'il décrit, la barque qui voguait sur le Nil, le cheval qu'il menait au galop sur les pistes du désert ? Il lui avait fallu le dépassement pour sentir la solidité des liens qui l'attachaient à la terre normande. Il en est des amours immatérielles comme de certaines amours humaines : l'absence les fortifie. Maintenant, l'Afrique, l'Orient vont lui manquer. Comme Emma, étendue près de son bon lourdaud de Charles, dans le lit conjugal, rêve à de lointains voyages où son amant l'entraîne « au galop de quatre chevaux emportés vers un pays nouveau d'où ils ne reviendraient plus ». Flaubert rêve à ce qu'il a connu là-bas, et cette

obsession lui fera écrire *Salammbô* après *Madame Bovary*, *Hérodias* après *l'Education Sentimentale*. Il a même en tête un roman sur l'Orient moderne que la mort l'empêchera d'entreprendre. Il en a trouvé le titre : *Harel Bey*, et certains passages d'une lettre à George Sand, au lendemain de la déclaration de guerre, en août 1870, nous montre comme cet homme « qui ne regardait rien » sut observer l'évolution fatale des pays d'Orient au contact de la civilisation occidentale.

» Il a pressenti que « les grands travaux collectifs comme l'isthme de Suez pourraient être des ébauches et des préparations de conflits monstrueux où l'on verra plusieurs millions d'hommes s'entretuer en une séance ».

VII. — Dans le supplément littéraire de *The Times* du vendredi 12 avril 1957, copieux et excellent article sur le Centenaire. L'auteur y analyse avec beaucoup de précision les éléments qui ont servi à composer le roman.

VIII. — Dans *Paris-Normandie* du vendredi 17 mai 1957 :

M. Maurice Morisset publie un bref mais excellent article : *Plaidoyer pour Emma et pour Gustave Flaubert*. Il analyse parfaitement le cruel déterminisme qui a poussé Flaubert à ne point sauver Emma Bovary, ce qui étonna et peina Lamartine.

IX. — Le mardi 25 juin 1957, à la Télévision Française, il y eut une bonne émission réalisée par Pierre Viallet et commentée par M. Marcel L'Herbier sous le titre : *Héros imaginaires*, et sur le Centenaire de la parution du roman.

Les commentaires, ainsi que les projections, étaient — ce qui est rare — au point. Le réalisateur avait repris, rajeuni le film de Jean Renoir, projeté en 1934, avec Valentine Tessier dans le rôle d'Emma Bovary et Max Dearly, dans celui du pharmacien Homais, ce film étant au surplus celui qui se rapproche le plus du texte et donne la meilleure impression d'ensemble qui puisse exister à ce jour.

X. — Dans *Lectures pour Tous* de juillet 1957 (n° 43) :

M. Jacques Baudin publie le reportage classique du Centenaire, sous le titre sentimental : *Quand Flaubert pleurait d'amour*. Il y est question, en un doux mélange, de *Madame Bovary*, de Delphine Delamare, d'Elisa Schlésinger, de la Duchesse de Berry et de la Mère David. Bien entendu, en bonne place, figure le portrait de M^{me} Joseph Court, donné, suivant l'usage, comme le prototype d'Emma Bovary. C'est dommage !

XI. — Dans *L'Anneau d'Or* (cahiers de spécialité conjugale et familiale), n° 74, mars-avril 1957, pages 202 à 207, un très bel article de M. Pierre-Henri Simon sur le Centenaire de *Madame Bovary*.

Les Journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Bulletin

1. — Dans *Artaban* du vendredi 19 avril 1957, M. René Herval — qui annonce la publication prochaine de son ouvrage : *Les Véritables Origines de Madame Bovary* — indique à grands traits, accompagnés de clichés, les raisons, sérieuses selon lui, de voir en Forges-les-Eaux, sinon le lieu exclusif, du moins un des lieux certains du roman.
2. — *Le Devoir* (Montréal) du lundi 22 avril 1957. Un article de René Jeanne sur *Madame Bovary* et le Cinéma, où l'auteur déplore la mise au cinéma de *Madame Bovary*, signalant l'intervention de notre Société et celle de la Société des Gens de Lettres, lors de la projection sur l'écran, il y a quelques années, d'un film américain relatant (?) l'aventure d'Emma Bovary.
3. — Dans *Paris-Normandie* du mardi 18 juin 1957, notre ami Gontran Pailhès publie un bref mais persuasif compte rendu de notre dernier Bulletin, n° 10, où il vante, à juste titre, le remarquable article de Pierre Labracherie sur *Gustave Flaubert au Collège Royal de Rouen*.
4. — *Combat* (Paris), mercredi 3 juillet 1957. Un article de F. Millepierres au sujet de l'étude parue dans le Bulletin n° 10 des « Amis de Flaubert » sur *L'Elève Flaubert (Gustave) au Collège Royal de Rouen*.
5. — Dans *La Liberté-Dimanche* du dimanche 14 juillet 1957, M. Paul Leroy, critique dramatique et littéraire, veut bien, en un article particulièrement attachant, complimenter notre Société et son Bulletin. Nous l'en remercions vivement.

Le même numéro contient d'excellents échos sur la préparation du célèbre roman et proteste, à son tour, contre la parution du portrait de M^{me} Joseph Court pour expliquer Emma Bovary.

Autour de Flaubert et de son œuvre

Une paisible Expédition en Egypte au siècle dernier

Sous ce titre, M. le docteur Galérant, qui, le 8 mai 1955, à l'Hôtel-Dieu de Rouen (Musée Flaubert), nous fit une brillante conférence sur Achille-Cléophas Flaubert, père de l'écrivain, a publié dans les Archives Médico-Chirurgicales de Normandie, janvier 1957, n° 264, un remarquable article sur le voyage de Gustave Flaubert et de Maxime du Camp, en Orient, de 1849 à 1851.

**

Madame Bovary jugée par un « Fantôme de Trouville »

Sous ce titre, M. Jean Bruneau a publié dans la « Revue de Littérature comparée », année 1957, page 277, le texte d'une lettre (dont l'original appartient à M^e Ozanne, notaire honoraire à Rouen et exécuteur testamentaire de M^{me} Franklin-Grout), écrite par Gertrude Tennant, née Collier, à Gustave Flaubert, le 23 juin 1857.

Dans cette lettre, Gertrude Collier, dont l'amitié avec le jeune Flaubert, à Trouville, a été une des lueurs de jeunesse de l'écrivain, dit à l'auteur de *Madame Bovary* ce qu'elle pense du roman.

Ce n'est pas très flatteur !... « Je ne comprends pas comment vous avez pu écrire tout cela ! — où il n'y a absolument rien de beau, ni de bon ! et le jour viendra pour sûr où vous verrez que j'ai raison... » écrit la charmante correspondante.

L'avenir, heureusement, n'a pas ratifié le jugement sévère de Gertrude Tennant-Collier.

**

Gustave Flaubert au Canada

Gustave Flaubert, dont les œuvres au Canada sont parfois jugées sévèrement, voire même frappées de l'index, bénéficie actuellement de l'accueillant droit de cité.

La Radio canadienne (C. B. F.) a, en effet, annoncé (« Le Devoir », 10 août 1957), qu'à la rubrique diffusée de *Lecture du Chevet*, *Madame Bovary* sera lue aux auditeurs.

Tous les flaubertistes s'en réjouiront.

LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

Le Samedi 2 Mars 1957, la Société assiste à la commémoration des Centenaires Fontenelle

Le samedi 2 mars 1957, l'Académie des Beaux-Arts, Lettres et Sciences de Rouen et la Ville de Rouen, qui avaient organisé en commun le double centenaire de la naissance de Fontenelle (1657) et de sa mort (1757), ont tenu deux magnifiques réunions, l'une au Musée des Beaux-Arts, à 15 heures, où a eu lieu une Exposition Fontenelle avec manuscrits et gravures de l'époque, et l'autre à la Salle Sainte-Croix des Pelletiers, comprenant séance solennelle. Les discours ont été prononcés par M. R.-G. Nobécourt, président de l'Académie de Rouen ; M. André Maurois, de l'Académie Française, et M. André Couderc, de l'Académie des Sciences.

L'ensemble de ces manifestations a été particulièrement réussi.

La Société des Amis de Flaubert, aimablement invitée par l'Académie et par la Ville de Rouen, était représentée à ces cérémonies par M. Jacques Toutain-Revel, président ; M. Lucien Andrieu, secrétaire, et M. René Sénilh, trésorier.

**

Le Dimanche 3 Mars 1957, la Société assiste à la commémoration Francis Yard

Le dimanche 3 mars 1957, la Société a assisté à la cérémonie commémorative qui s'est tenue à Rouen, à l'ancien domicile du poète Francis Yard, décédé le 2 mars 1947 et dont on célébrait le décennaire. Avec un groupe important de fervents de Francis Yard, dont les poèmes et les récits sur la Normandie peuvent être considérés comme les œuvres de toute première qualité, la Société Flaubert s'est rendue sur la tombe du poète (un simple granit planté droit) et à son humble logement de l'ancienne rue de la Rampe (actuellement rue Francis-Yard), à Rouen.

Un mémorial en marbre, sur lequel se trouve incrusté le profil bien connu de Francis Yard (offert par M. Georges Lanfry), a été dévoilé, et M. P.-R. Wolf, directeur de « Paris-Normandie », a, en termes des plus émouvants, évoqué la silhouette et l'œuvre du poète.

La Société était représentée par M. Jacques Toutain-Revel, président ; M. Lucien Andrieu, secrétaire ; M. René Sénilh, trésorier.

Ajoutons que le mardi 26 février, M. Jacques Toutain-Revel, président des Amis de Flaubert, avait eu l'occasion de prendre la parole à la Radio d'Etat pour évoquer le poète, le qualifiant à juste titre de *Virgile de la Normandie*.

**

Le Dimanche 24 Mars 1957, la Société assiste à l'Exposition Fontenelle

Le dimanche 24 mars 1957, a eu lieu une visite commentée de l'exposition organisée à l'occasion des bi et tri-centenaires de Bernard Le Bovier de Fontenelle.

M. André Dubuc, président de la Société Libre d'Emulation, qui est probablement l'érudit le mieux documenté sur la question, s'était chargé des commentaires.

Il passa rapidement en revue des différentes pièces exposées, gravures, livres, manuscrits, pièces d'état civil, actes de tabellionage, instruments scientifiques et tableaux divers.

Parmi les personnes présentes, citons notamment M. Rouault de la Vigne, M. Robert Flavigny et M^{lle} Elisabeth Chirol, membres de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen ; M. Jacques Toutain, président des Amis de Flaubert.

G. P.

**

Le Jeudi 28 Mars 1957, la Société organise à Paris une seconde séance de la Normandie de Madame Bovary

On se souvient du grand succès remporté à Rouen, en décembre dernier, de la Conférence de M^{me} Magné de la Londe (avec projections), sur *La Normandie de Madame Bovary*. La Société des Amis de Flaubert, qui groupe de nombreux flaubertistes à Paris, avait prié l'éminente conférencière de reprendre et de projeter le même sujet à Paris.

Cette séance a eu lieu le jeudi 28 mars, à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris. Une nombreuse assistance avait répondu à l'invitation qu'avaient lancée pour Paris, mais au nom de la Normandie, les Amis de Flaubert.

M^{me} Magné de la Londe faisait pour eux la causerie familière, mais charmante, présentée déjà à Rouen sur *La Normandie de Madame Bovary*. Comme à Rouen, elle détailla un texte parfaitement pur et élégant qui mettait en valeur les citations de Gustave Flaubert, et comme à Rouen, elle fut constamment accompagnée par les projections des paysages normands puisés dans les projections photographiques de la collection Albert Kahn.

A Paris, le climat n'est pas le même. Il se pare d'une tendresse tranquille et confiante pour tout ce qui vient du pays normand. La résonnance sentimentale est autre quand on retrouve de Paris d'anciens souvenirs attachés par exemple aux aspects intérieurs du Théâtre des Arts avec le double escalier, paré d'un tapis rouge, qui donnait accès aux loges, de balcon, souvenirs attachés aussi au profil du pont à transbordeur que les brumes légères rendaient plus fin.

Sur les pas d'Emma Bovary et au vu des clichés en couleurs, c'était bien le cher vieux fleuve d'autrefois qui « arrondissait sa course aux pieds des collines vertes ». Une fleur, un ciel, l'élégance ménagère d'un bonnet, la façade de la gentilhommière de Rodolphe, un vitrail d'église, un chemin creux entre une haie de pommiers fleuris à la couleur des noces, c'était, en effet, de quoi faire revivre aux assistants ce délicieux vertige qui s'emparait de la trop rêveuse Emma lorsque la voiture l'amenait à découvrir la pointe de la flèche à l'horizon des collines.

Aux côtés de M. Jacques Toutain-Revel, président des Amis de Flaubert, et de plusieurs membres du Comité de Direction de la Société, on notait la présence de M^e Macqueron, venu également tout exprès de Rouen ; de M. Lindon, maire d'Etretat et avocat général à la Cour d'appel de Paris ; M. Le Pelletier, président des Normands de Paris ; MM. Pierre Labracherie et Henry Lefai, de la Société Flaubert ; M. Robert Delandre,

statuaire ; A. Renaudin, directeur de l'Agence de « Paris-Normandie » à Paris.

Tous félicitèrent M^{me} de la Londe du plaisir qu'ils gardaient de cette évocation en commun d'un roman célèbre. Et comme la conférencière s'était gardée de choisir ses vues à Ry plutôt qu'à Forges-les-Eaux, Yonville-l'Abbaye garda tout le parfum de son secret et tout le calme de son mystère.

**

André RENAUDIN.

Le Dimanche 12 Mai 1957, la Société des Amis de Flaubert organise sa manifestation littéraire annuelle au Pavillon de Croisset et se rend à Jumièges

Pour y commémorer le souvenir du grand écrivain et de son œuvre, les membres de la Société des Amis de Flaubert, au nombre de plus de cinquante, se sont rendus, dimanche 12 mai 1957, au Pavillon de Croisset.

La cérémonie littéraire, présidée par M. Victor Boutrolle, vice-président de l'Académie des Lettres et Sciences de Rouen, eut lieu dans le jardin du Pavillon, pour se terminer, par la survenue d'une averse, dans le pavillon même, riche du souvenir du grand écrivain.

M. Jacques Toutain, président des « Amis de Flaubert », salua les personnalités présentes.

Puis ce fut une émouvante et attachante incursion dans le passé et dans un pays qui en garde d'extraordinaires vestiges, que nous fîmes avec M. Victor Boutrolle, ranimant par sa vivante et chaude diction les belles pages de Flaubert, ranimant aussi par la description qu'il en fit les paysages prestigieux qu'il venait à son tour de contempler lors d'un récent voyage. Nous n'oublierons pas de longtemps la vision prodigieuse et féerique de Kalbeck, que le vice-président de l'Académie de Rouen fit surgir devant nous.

Après la manifestation, était organisée une excursion à l'Abbaye de Jumièges, où la Société et les participants furent reçus et guidés par M. Georges Lanfry, restaurateur de nos monuments historiques.

Les promesses de ce double pèlerinage furent tenues au-delà des espérances de ceux qui y participèrent. Au nombre de ceux-ci se trouvaient M. Poullain, maire de Canteleu, qui accueillit à Croisset les pèlerins ; M. Poullard, conseiller municipal, représentant M. le Maire de Rouen ; M. Ricaud, premier président de la Cour d'appel, et M^{me} ; M. Durrieu, procureur général ; M. Lemonnier-Leblanc, conseiller général, et M^{me} ; Savagnier, premier président honoraire ; Aubry, procureur de la République, et M^{me} ; M. le conseiller Fouyé, et M^{me} ; Robert Eude, de l'Académie de Rouen ; Dubuc, président de la Société Libre d'Emulation ; Pierre-Pani et M^{me} ; Sénilh et Andrieu, des « Amis de Flaubert », etc.

**

M. M.

Le Samedi 25 Mai 1957, la Société des Amis de Flaubert assiste à l'inauguration de la statue de Victor Hugo à Villequier

Il y a un peu plus de vingt ans, les Amis du Vieux Caudebec honoraient, à Villequier, la mémoire de Victor Hugo et se réunissaient en petit comité autour d'un buste du poète.

Ce buste a disparu lors des années de guerre et le Conseil Général de Seine-Maritime a, le 10 janvier 1956, décidé, sur proposition de MM. André Marie, Collet et Vauquelin, de remplacer la stèle disparue et d'aménager la maison des Vacquerie en un Musée du Souvenir.

Le samedi 25 mai 1957, dans ce décor d'un si parfait romantisme que constituent, au débouché de la route ombreuse de Caudebec, les falaises dissimulées sous les frondaisons des arbustes et la Seine, étalant avec superbe, sa puissance tranquille un nouveau monument — œuvre du sculpteur Moirignot — a été inauguré en présence de nombreuses personnalités des Lettres, des Arts et de la politique.

Ce fut une cérémonie d'une haute tenue, au cours de laquelle on entendit des œuvres de musiciens romantiques : Chausson, Corelli, Liszt, Bach ; des discours de qualité, et dit avec intelligence et sensibilité par Alain Tocque, le poème où Victor Hugo crie sa douleur : « A Villequier ».

M. Maurice Collet, président de la Commission départementale, accueillit les personnalités, qu'il remercia et rendit hommage à M. Fernand Gregh, de l'Académie Française, qui présidait la cérémonie.

M. André Marie rendit alors, en lettré, un délicat hommage au poète, au père douloureux, à l'exilé, à l'homme politique que fut tour à tour et aussi dans le même temps l'auteur des « Contemplations ».

Et c'est aussi cet aspect humain, totalement humain de Victor Hugo, que M. Fernand Gregh, de l'Académie Française, s'est avec autant de lyrisme que de liberté de ton, attaché à décrire.

Non loin de là, dans la petite cimetière de Villequier, où reposent tant de navigateurs, les premières roses s'effeuillaient lentement sur la tombe de Léopoldine Hugo qui, le 4 septembre 1843, six mois après son mariage d'amour avec Claude Vacquerie, devait, au cours d'une partie de barque, tragiquement périr dans les eaux du fleuve et valoir au monde poétique quelques-unes des plus belles et des plus douloureuses pages de douleur et piété paternelles.

La Société des Amis de Flaubert était représentée par M. Jacques Toutain-Revel, président ; M. Lucien Andrieu, secrétaire, et M. René Sénilh, trésorier.

C. P.

**

Le Dimanche 7 Juillet 1957, la Société des Amis de Flaubert accomplit un périple littéraire à Yvetot, Etretat, Fécamp et Veules-les-Roses

Les Amis de Flaubert, qui ne se contentent point de se pencher, même en ces temps de chaleur, sur les sources des romans du grand écrivain, ont accompli, le dimanche 7 juillet, un remarquable périple littéraire au pays de Flaubert et de Maupassant, et à travers ce Pays de Caux illustré avec tant d'éclat par les auteurs de « Madame Bovary » et de « Boule de Suif ».

Partis en grand nombre aux premières heures de la matinée, ils ont, après avoir traversé Barentin, la ville aux nombreuses statues, gagné Yvetot et visité la nouvelle église circulaire dont la vaste coupole et les admirables vitraux sont une des merveilles de l'architecture moderne. Puis, après avoir traversé tout le plateau cauchois et descendu les vallées si bien décrites par Maupassant, ont été accueillis par M. Raymond Lindon, maire d'Etretat, et par ses adjoints.

M. Lindon a fait, devant un auditoire nombreux, composé aussi bien des Amis de Flaubert que ceux de Maupassant et ceux d'Emile Zola (les trois Sociétés étaient représentées par leurs dirigeants), une brillante causerie sur Maupassant, sa famille, ses relations et ses séjours à Etretat, cette plage charmante, villégiature de nombreux hommes de Lettres et artistes d'il y a cent ans et de la Belle époque.

Une double visite eut ensuite lieu aussi bien aux Verguies, villa des parents Maupassant, qu'à la Guillette, villa du célèbre conteur, où les lieux sont demeurés exactement dans l'état où les connurent leurs occupants de l'époque. On retrouva notamment la caloge où s'abritait Guy de Maupassant et son domestique, François Tassart.

Dans l'après-midi, les excursionnistes se rendirent à Fécamp, au domicile de la famille Thurin, d'ascendance maternelle de Guy de Maupassant, puis à Veules-les-Roses, au mémorial Victor Hugo et au lieu où séjourna le célèbre poète (on sait l'amitié qu'il avait pour Flaubert) pendant les années 1883 et 1884.

L'excursion était conduite par M. Jacques Toutain-Revel, président des Amis de Flaubert, entouré de M^{me} Alvergne, vice-présidente des Amis de Maupassant, et de M. Pierre Cogny, secrétaire général de la Société Emile-Zola. On notait parmi les nombreux touristes : MM. Andrieu, Sénéilh, membres du bureau des Amis de Flaubert ; M. Dubuc, président de la Société Libre d'Emulation ; M. Tilmans, artiste peintre ; M. Fouye, conseiller à la Cour ; M. Henri Canu ; M. Pierre-Pani et le docteur Mongnet, de Bolbec.

**

M. M.

De leur côté, les journaux du Havre ont donné de ce beau périple littéraire de substantiels compte rendus dont nous sommes heureux de publier les extraits suivants :

Du *Havre-Libre* (lundi 8 juillet 1957).

C'est dans la grande salle d'honneur de la mairie que M. R. Lindon, maire d'Etretat, accueillit, dimanche matin, les membres des Associations des Amis de Gustave Flaubert et de Guy de Maupassant, venus, en un pieux pèlerinage, se recueillir sur les lieux même où le célèbre conteur normand a passé une notable partie de sa vie.

Après quelques paroles de bienvenue, M. Lindon, près duquel avait pris place M. Toutain-Revel, président des Amis de Gustave Flaubert, fit, au cours d'une remarquable conférence, une synthèse de l'histoire de Guy de Maupassant dans le cadre typiquement étretatais.

Après avoir évoqué ces souvenirs avec documents manuscrits et photographiques à l'appui, M. Lindon, dont l'histoire d'Etretat n'a plus de secrets, fit le rapprochement qui existe entre Gustave Flaubert et Guy de Maupassant, puisque c'est à notre grand conteur normand que l'illustre Flaubert demanda un Guide sur la charmante station touristique du Pays de Caux, terminant ainsi une agréable et très instructive conférence.

A son tour, M. Toutain-Revel tint à remercier M. Lindon de l'accueil autant sympathique qu'inoubliable qu'il leur réserva à la maison commune avant d'exalter l'amitié qui devait unir les deux écrivains : Guy de Maupassant et Gustave Flaubert.

A l'issue de cette réunion, les Amis de Guy de Maupassant, sous la conduite du maire d'Etretat, visitèrent « Les Verguies », au seuil duquel les accueillit M^{me} De Payer, actuelle propriétaire et par ailleurs artiste musicale distinguée, qui, après une courte halte dans les jardins au pied

du sapin que planta M. de Maupassant, leur fit visiter les appartements qu'occupait celui-ci.

De là, le cortège se rendit ensuite à la « Guillette » non sans avoir, au préalable, jeté un regard sur la « Ramée », propriété de M. le Président de la République.

Après la visite de la « Guillette » dont M^{me} Mitchell leur fit les honneurs et que M. Lindon assura les commentaires, ce fut la promenade sur la plage.

Il faisait chaud ! le soleil brillait haut dans le ciel pur ! et c'est pourquoi une sympathique réunion dut rassembler tous les participants, vers 12 h. 15, dans les salons de la mairie.

Ce fut l'occasion pour M. Toutain-Revel de remercier à nouveau M. Lindon pour son accueil chaleureux et de lever son verre à la prospérité de la ville et de son éminent magistrat.

*
**

Après avoir déjeuné à Etretat, les Amis de Guy de Maupassant et de Gustave Flaubert se rendirent à Fécamp, où ils furent reçus par M. Gustave Couturier, maire, et à Veules-les-Roses, continuant ainsi le périple du circuit de Maupassant qui, pour n'être point la Route fleurie, n'en est pas moins pour autant d'un très grand intérêt pour tous ceux épris des Arts et des Lettres.

Jean LIBERGE.

Le Havre (lundi 8 juillet 1957).

Dimanche matin, les Amis de Guy de Maupassant et de Gustave Flaubert, sans qu'en dehors de quelques initiés on le sache, ont effectué une sorte de pèlerinage aux lieux tant aimés, célébrés tant de fois par l'auteur de « La Maison Tellier » dans des chroniques et des contes comme « Le Modèle », « Adieu », « La Roche aux Guillemots », « L'Ivrogne »...

C'est vers 10 h. 30 que, venus de lointaines villes, ils étaient dans la salle d'honneur de la mairie, accueillis par le maire, M. Raymond Lindon, qui allait, à leur bénéfice, dire ce qu'il sait de celui qui sut le mieux parler des « Portes », « l'une énorme, allongeant dans la mer sa jambe de géante, l'autre, en face, accroupie et ronde... » Et il en sait long ! Mais ce que M. Lindon voulait souligner davantage, c'est la place énorme que, dans l'œuvre de Maupassant, occupe le Pays de Caux et singulièrement Etretat. C'est très tôt d'ailleurs, il avait 18 ans, qu'il commença par une pièce en vers, la « Légende de la Chambre des Demoiselles à Etretat », à chanter sa patrie d'adoption. Car, en fait, on n'est pas encore d'accord sur son lieu de naissance. On pense qu'il vit le jour au château de Miromesnil, en août 1850, sans en être très sûr. Ce qu'on sait avec certitude, c'est qu'il fut ondoyé avant d'être baptisé l'année suivante dans l'église de Tourville-sur-Arques. Mais ce que, en tout cas, on ne discute pas et qu'on n'a jamais discuté, c'est son amour pour la plage « arrondie en croissant de lune ».

Sa mère y vint pour la première fois en 1859 et, séparée de son mari, prise peu à peu par le charme du lieu, elle y fit l'acquisition de la villa « Les Vergnies », où elle se retira. Guy de Maupassant s'y plut dans ce « petit village », comme l'écrivit Paul Morand, « placé entre deux rides, entre la prairie et la mer, si animée avec ses pêcheurs, ses cordiers, son goudron fumant dans les réchauds, ses filets bruns ornés de flotteurs de liège mangé par le sel, dont l'odeur attire les mouettes qui crient comme des poulies ». Il s'y plut à tel point qu'il décrivit mille fois son

cadre dans ses ouvrages ; que plus tard, enfin, lorsque les droits d'auteur de la « Maison Tellier » le lui permirent, il fit bâtir sur un terrain que lui offrit sa mère sa propre maison qu'il nomma « La Guillette ».

Hier donc, après la brillante conférence de M. Lindon qui s'attacha encore à situer la grande amitié qui réunissait Flaubert et Maupassant, après que M. Toutain-Revel, président des Amis de Flaubert, eut répété les exemples qui traduisent cette amitié féconde et qu'il eut montré surtout l'admiration voisine de la variation que Maupassant professait à l'endroit de l'auteur de « Madame Bovary », on se rendit aux deux endroits pieusement conservés.

Ce fut d'abord la visite de la villa « Les Vergnies », sous la conduite de l'actuelle propriétaire, M^{me} De Payer qui, elle aussi, s'est fait un nom dans la littérature. Sous l'if planté par Maupassant lui-même et que, dit-on, il arrosa chaque jour, sous cet if dont on put emporter de frères rameaux taillés par le sécateur du garde-champêtre Dupeyroux, M. Lindon lut un poème de Maupassant. Puis certains « pèlerins » allèrent s'asseoir un instant dans le fauteuil où aimait à se reposer le fier normand. Parmi ceux-ci, on reconnaissait MM. Andrieux, secrétaire ; René Sénilh, trésorier des Amis de Flaubert ; M^{me} André Alvernhe, vice-présidente des Amis de Maupassant ; MM. Cogny, secrétaire général des Amis de Zola ; Dubuc, président de l'Emulation Libre des Ecrivains ; Tilmans, artiste peintre ; M^{lle} Anna Marcher, de l'University of Maryland ; M. Lebon, président du Syndicat d'Initiatives d'Etretat ; M. et M^{me} Siboulet-d'Etchessary, de Bourges.

Dès lors, on reprit la route vers « La Guillette », la maison qu'avait longtemps rêvée le romancier de « Pierre et Jean » et sur laquelle veille aujourd'hui M^{me} Mitchell. Là encore rien n'a changé et l'on pourrait s'attendre à chaque pas à rencontrer celui que la Normandie est fière d'avoir fait naître.

Après une courte visite à la plage, les Amis de Maupassant se retrouvèrent autour d'un vin d'honneur servi à la mairie. L'après-midi, ils se rendaient à Fécamp où vécut la famille Maupassant, puis, plus loin, au nouveau mémorial Victor Hugo et à la villa de Paul Meurice.

GRAY-MONVIL.

Au Pavillon de Croisset

Le Mercredi 10 Juillet 1957

Un groupe d'étudiants Nimois, venu visiter Rouen, sous la conduite du Syndicat d'Initiatives de Rouen, s'est rendu, le mercredi 10 juillet, au Pavillon Flaubert, à Croisset.

La cinquième journée rouennaise des étudiants Nimois s'est achevée, ce mercredi 10 juillet, au clair de lune, sous les cyprès qui dominent le jardin de Flaubert, à Croisset.

Roger Parment, vice-président du Syndicat d'Initiatives, prononça l'introduction à cette rencontre chez le grand Flau, rappelant sa vie, sa mort dans l'oubli des Rouennais et brossant pour les jeunes gens un portrait d'Emma Bovary.

Puis, sous la direction souriante et experte de son animateur, M. Arinal, le Groupe folklorique de Haute-Normandie présenta un délicieux récital de chansons et de danses des deux provinces : la Normandie et la Provence. M. Arinal avait, en effet, eu la touchante attention de rechercher les points communs qui unissent, en dépit des distances, les deux folklores.

M. Poulain, maire de Canteleu, porta un toast et invita l'assistance à sabler le champagne sous les ombrages de ce gueuloir où Flaubert venait se lire à lui-même, à haute voix, les phrases burinées dans son cabinet de travail.

*
**

Le Dimanche 18 Août 1957

Le dimanche 18 août 1957, après un séjour de plusieurs jours à Rouen, un groupe de cinquante universitaires de vingt Nations, patronés par l'Alliance Française, s'est rendu au Pavillon de Croisset, où les pèlerins ont visité avec le plus vif intérêt le Musée Flaubert et les jardins.

DISTINCTIONS

M. René Delrieu, Inspecteur d'Académie à Rouen, a été promu, en mai 1957, Officier de la Légion d'Honneur.

M. Delrieu représente à Rouen et dans notre région normande M. le Recteur de l'Université de Caen. Il s'est toujours intéressé à notre Société, dont il est membre, et à ses efforts.

Nous adressons à M. Delrieu nos très respectueuses félicitations.

*
**

M. Pierre Lambert, secrétaire général de la Société J.-K. Huysmans et l'un des lettrés les plus actifs de notre époque, vient d'être promu chevalier de la Légion d'Honneur.

M. Lambert est non seulement un de nos fidèles adhérents, mais il ne cesse de consacrer son activité au service de la mémoire du grand écrivain Huysmans et de l'illustration de son œuvre.

D'origine normande, M. Pierre Lambert, qui exerce à Paris, n'a jamais oublié son pays d'origine. Et c'est pour nous une double raison que de lui adresser nos compliments bien sincères à l'occasion de sa promotion si justifiée.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURRIAU (D^r R.). — *Le Radeau de la Méduse et Flaubert. Cahiers de l'Ouest*, novembre 1956.
- DUBOSC. — *Gustave Flaubert au Collège de Rouen. Notre Vieux Lycée. (Anciens Elèves du Lycée Corneille)*, n° 94, Rouen.
- LEMAY. — *Il y a Cent Ans. Madame Bovary. Le Progrès Médical*, 10 octobre 1956.
- A.-F.-J. JACOBS. — *Correspondance d'entre G. Flaubert et George Sand. Datation. Bulletin du Bibliophile*, 1956, n° 6.
- VALLERY-RADOT (Pierre). — *Un écrivain surmené. Quatre ans (1873-1876) de la Vie de Gustave Flaubert. La Presse Médicale*, 26 janvier 1957.
- ALEGRE (Jacques). — *L'Art de Gustave Flaubert. Technique, Art, Sciences*, décembre 1955.
- GUILLEMIN (Henri). — *L'autre Flaubert. Journal de Genève*, 5 janvier 1957.
- IVACHTCHENKO (A.-F.). — I. *Introduction à l'œuvre de Flaubert*. II. *La Méthode objective et le réalisme de Flaubert*. Extraits de la préface du livre de Ivachtchenko sur Gustave Flaubert dans *Etudes Soviétiques*, mai 1956, et *Recherches Soviétiques*, cahier n° 6, novembre 1956.
- L'Anneau d'Or*, n° 74. — Mars-avril 1957. *Le Centenaire de Madame Bovary*, par Henri SIMON.
- Le Figaro Littéraire*. — Samedi 10 août 1957. *Monsieur Homais serait plusieurs...* par Maurice RAT.
- Au Pays de Madame Bovary*. — Par Géraud VENZAC. Editions *La Palatine*, 1957.
- Une Paisible Exposition en Egypte*. — Voyage Flaubert et Maxime du Camp en Orient, dans *Archives Médico-Chirurgicales de Normandie*, n° 64, janvier 1957.
- « *Madame Bovary* » jugée par un « *Fantôme de Trouville* ». — Lettre de Gertrude Tennant. Collier à Gustave Flaubert, présentée par M. Jean BRUNEAU dans *Revue de Littérature comparée*, 1957, p. 277.
- André BILLY. — *Figaro Littéraire*, 24 août 1957. *Gustave Flaubert au Collège Royal de Rouen*.

(Voir aussi la nomenclature des articles ayant paru dans différents journaux et revues, notamment *Revue de l'Histoire Littéraire de la France* et *Revue des Deux Mondes*, 1957, indiquée dans la rubrique ci-dessus : *En marge du Centenaire de Madame Bovary*).